



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Un été en fête

Sous le soleil des festivals

© Elisa Bagnoud



L'auditoire N°287 // Mai 2025
Retours L'auditoire – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Imaginer un
monde de la
décroissance

CAMPUS

Être parent à
l'UNIL

CULTURE

Mawtini, animer la
mémoire

Fédération
des Associations
d'étudiant·e·s

FAE



REMERCIEMENTS
MERCI AUX ROCHERS DU BORDU, MERCI ENCORE ET
TOUJOURS À INDESIGN, MERCI À LA SEMAINE DE
CANICULE, MERCI AUX BONBONS ET AU MATE, MERCI
AU COMITÉ POUR CETTE SUPER ANNÉE, MERCI À
L'ANTHROPOLE FERMÉ LE DIMANCHE, MERCI AUX
HOROSCOPES D'EXISTER, MERCI AUX VACANCES
D'ÊTRE, MERCI À ARCAÇON, MERCI À LA NOUVELLE
PHOTOGRAPHIE, MERCI AU COURRIER DES
LECTEURS POUR LES GENTILS COMMENTAIRES

L'AUDITOIRE

N° 287
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
F: 021 692 25 91
E: LAUDITORE@MAIL.COM
WWW.LAUDITORE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
DENIS ALVÉS, ALEXANDRA BENDER, ALICE CÔTÉ-GEN-
DREAU, LUCIE GENDREAU, ANDRÉ FÉAL, ZOÉLIE GROSS,
LIANA GRZYBANOVA, NICOLAS HEJDA, JUSTIN KOLLIGER,
DIEGO MIGNOGNA, CAPUCINE MOIR, JUSTIN VALLIERE,
MARINE PELLISSIER, SARAH PRITZMANN, CLÉMENTINE
REYMOND, INES RUFENER, ELVIRE SHIRIN AKHUNDOV,
JOAN SCHOCH, JESSICA SOUSA, GALINA STOROZHENKO,
SIMON ZBINDEN.

SECRÉTAIRE COMPTABLE
GABRIEL QUINTAS RODRIGUEZ

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
ALEXANDRA BENDER
& ALICE CÔTÉ-GENDEAU

DOSSIER
NICOLAS HEJDA

SOCIÉTÉ
SIMON ZBINDEN

FAE
CHIARA GALLÉ

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
MARINE PELLISSIER

CULTURE
SARAH PRITZMANN

WEB
JESSICA SOUSA

DOSSIER

04-05
Interview UNILIVE

06
L'économie des festivals

07
Alcool et drogue
Festivals en tout genre

08
Bénévolat aux festivals
Euro féminin

09
La mode en festival
Festivals suisses

SOCIÉTÉ

10
L'économie de la
décroissance

11
Étudiant-es et diplomatie
Chronique polémique

12
La distraction permanente
Chronique Sexprimer

13
Les écoles Steiner
Alpha Males Bootcamp

PRIX DE LA CHAMBERONNE

14-15-16
Photographies lauréates

FAE

17
Hausse des taxes

CAMPUS

18
Fréquence Banane

19
Être parent à l'UNIL
Chronique soirées

20
Le Festival Fécule
L'affaire Daher

SPORT

21
FC Hardegger
La F1

SCIENCES

22
L'agriculture durable

23
Trump contre la science
Le FCC du CERN

CULTURE

24
Tabarak Allah

25
Banksy
SHOKI

26
Musée Charlie Chaplin
Au fil des oeuvres

27
Boston l'Insoumise
Chronique Levez les yeux

28
CHIEN MÉCHANT

Festivals en folie

Symboles de notre époque

La saison des festivals est commencée! Depuis quelques semaines déjà, les rendez-vous culturels se suivent les uns après les autres, annonçant la venue de l'été avant même les jours doux. Peut-être êtes-vous déjà allé-es au Cully Jazz Festival, au Festival Visions du Réel ou à Balélec? Afin de célébrer la première journée de mai, les scènes d'Unilive ont fait vibrer le sol du campus. Sa présidente a également été interviewée pour l'article principal de notre numéro - retrouvez son entretien à la prochaine page! Mais d'où viennent les festivals, ces événements qui peuvent réunir des centaines de milliers de visiteurs grâce à un éventail de représentations culturelles?

Une histoire de festival

Apparu en 1829 dans le Nord de la France, le terme «festival» désigne à l'origine des fêtes musicales populaires. Pourtant, il faut encore plusieurs dizaines d'années pour que les premiers festivals tels que nous les connaissons aujourd'hui voient le jour en Europe occidentale, regroupant des représentations autant musicales que théâtrales. La *Mostra* de Venise, créée en 1932, est ainsi le premier festival cinématographique mondialement reconnu. Encore aujourd'hui, cet événement désormais appelé le Festival international du Film de Venise a une renommée mondiale. Des rites religieux ou saisonniers existent cependant depuis l'Antiquité, à l'exemple du Dionysies, festival de la Grèce Antique en l'honneur de Dionysos, Dieu du vin et du théâtre.

Des rites religieux ou saisonniers existent depuis l'Antiquité

Le Holi, festival indien célébrant l'arrivée du printemps, existe quant à lui depuis plus de mille ans. Cette fête des couleurs reste encore aujourd'hui un incontournable printanier. L'essor des festivals modernes à travers le monde, profitant d'une plus grande importance médiatique, a toutefois uniquement lieu après la Seconde Guerre mondiale, pendant cette période de renouveau culturel. Le

Festival d'Avignon, fondé en 1947 en France, est le premier grand festival de théâtre contemporain en Europe. C'est également durant cette période que le Festival de Cannes fait son apparition. Dans les années 60 et 70, les mouvements de contre-culture prennent de l'importance, et les festivals de musique les plus emblématiques voient le jour, dont Glastonbury Festival au Royaume-Uni et Woodstock aux États-Unis. Ce dernier devient un phénomène international, en parallèle avec le mouvement hippie et les événements pacifistes. À Glastonbury comme à Woodstock, les artistes les plus renommés sont montés sur scène, attirant chaque année des centaines de milliers de personnes. D'autres festivals ont également une volonté contestataire, voire politique. C'est notamment le cas du Festival palestinien de littérature, théâtre de revendications nationales sur la scène internationale.

Toujours plus, toujours mieux...

Aujourd'hui, les festivals se sont démultipliés à travers le monde, variant les genres, les tailles et les durées. L'humour, la bande dessinée ou la photographie ont leur place parmi la programmation, mais la musique, ancrée dans l'identité profonde des festivals, reste dominante. Ils font rêver, et ces rassemblements dans un lieu et temps précis sont synonymes de liberté totale, dans une bulle à l'abri de la routine quotidienne. La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, est la grande championne des festivals, avec près de 500 événements culturels organisés chaque année dans la ville. Bien entendu, le jazz y fait bonne figure. En Suisse, l'offre de festivals n'est pas non plus pour déplaire. Ce numéro vous donne par ailleurs un aperçu de l'été festif qui pointe le bout de son nez, du jazz à la BD en passant par le cinéma. Ce sera l'occasion de découvrir de nouveaux-elles artistes, dans une ambiance qui se démarque des concerts et expositions habituels d'une soirée. Bien que les festivals soient un incontournable pour un bon nombre de jeunes et de moins jeunes, ils ne sont toutefois pas sans reproches. Nuisance sonore, prix de plus en plus élevés, coûts écologiques... En effet,

les rassemblements du public sont la cause d'une importante pollution - notamment en raison des déchets laissés sur place - et d'une dégradation des sites naturels.

Une bulle à l'abri de la routine quotidienne

Pour les festivals ayant une renommée mondiale, les déplacements en voitures ou en avion émettent également une grande quantité de CO₂, sans compter la consommation d'énergie nécessaire aux spectacles. Pourquoi devons-nous toujours voir plus grand, plus spectaculaire? L'économie de la décroissance (p. 10) offre une piste de réflexion intéressante, que l'on pourrait appliquer aux festivals. Et alors que ces derniers participent à la démocratisation de la culture, certains de ces événements sont de plus en plus élitistes. Suivant des effets de mode, les visiteurs s'y rendent pour le prestige du nom et dépensent des sommes astronomiques. C'est par exemple le cas de Coachella, qui peut donner l'impression d'être une vitrine pour les réseaux sociaux ou même un défilé de mode. Cette logique commerciale peut parfois s'écarter de l'esprit culturel et social des festivals, qui semblent ainsi perdre leur sens. L'aspect économique des festivals est par ailleurs analysé par un article à la page 6. Mais n'y voyez pas là des jugements moralistes... Ces rencontres artistiques restent des occasions en or pour échanger avec d'autres passionnés-es. Les atmosphères magiques des festivals, avec leur effervescence de stimuli, forgent de précieux souvenirs. Cet été, privilégiez les festivals locaux, et allez-y pour les bonnes raisons! Entre ami-es, seul-e ou en famille, vous trouverez votre bonheur parmi l'offre variée présente en Suisse romande. Le comité de *L'auditoire* sera ravi de vous retrouver au prochain semestre, et vous remercie de votre lecture tout au long de cette année! •

Alice Côté-Gendreau
Co-rédactrice en chef de *L'auditoire*

Unilive, succès de nos étudiant·es

Rencontre: Séverine Debons

ENTRETIEN • Présidente d'Unilive pour cette édition 2025, Séverine Debons met en avant la cohésion et le travail du comité d'organisation du festival. Composé entièrement d'étudiant·es bénévoles, c'est grâce à leur travail et à leur passion qu'Unilive fait vibrer le campus à chaque printemps et nous fait découvrir de nouveaux talents de la scène musicale régionale.

Bonjour Séverine, merci de répondre à nos questions! Pour commencer, est-ce que tu pourrais te présenter et nous dire comment tu as rejoint l'équipe d'organisation d'Unilive?

Je m'appelle Séverine, je suis en deuxième année de bachelor à HEC à l'UNIL et c'est également ma deuxième année au sein du comité d'Unilive, au poste de présidente cette fois. J'ai toujours aimé le monde de l'événementiel, des festivals, d'ailleurs j'étais déjà venue comme spectatrice à Unilive avant d'entrer à l'université. Donc quand je suis arrivée sur le campus en première année, avec l'envie de m'engager dans une association, et que j'ai vu la campagne de recrutement pour le comité Unilive, j'ai naturellement postulé. J'ai ensuite passé un petit entretien et j'ai rejoint le comité comme responsable «staff et association». C'est un job qui consiste à coordonner toutes les activités du comité et celles des associations qui collaborent au festival, ainsi que d'organiser les bénévoles qui nous aident lors de l'évènement. Et cette année, j'ai postulé à la présidence, poste auquel j'ai été élue.

Comment présenterais-tu le festival Unilive à quelqu'un qui ne le connaît pas du tout?

Unilive, c'est un festival pour les étudiant·es organisé par les étudiant·es. C'est surtout un festival gratuit, qui a pour but de promouvoir la scène musicale locale. On promeut aussi des valeurs d'inclusivité et d'accessibilité, qui nous tiennent particulièrement à cœur, autant du côté du public que des artistes. Nous fonctionnons avec un comité de 26 bénévoles, des étudiant·es de l'UNIL mais aussi quelques-un·es de l'EPFL, qui préparent le festival tous au long de l'année à côté de leurs études.

Ça fait une grosse équipe! Comment vous organisez-vous?

On est déjà trois à la présidence: une

ou un président·e, soutenu·e par deux vice-président·es. Ensuite, la trésorerie est gérée par deux personnes, puis le travail est réparti dans différents domaines. Ces derniers sont gérés par deux ou trois personnes.

Un festival pour les étudiant·es organisé par les étudiant·es

Sans faire toute la liste, ça va de la logistique à la programmation en passant par les incontournables comme la gestion de la nourriture et des bois-

organisons un évènement en amont du festival: le Tremplin. Là, ce sont des postulations des artistes directement. Ils·elles envoient leurs candidatures, principalement depuis Instagram, avec leurs musiques. Cette année, on a eu 90 postulations qui nous sont parvenues, donc il y a une énorme demande pour se produire de plein d'artistes! L'équipe de la programmation fait une première écoute et réduit le nombre de candidatures à 40, puis c'est le comité qui procède à une écoute et sélectionne 10 artistes. C'est ensuite le public qui vote pour sélectionner 4 ou 5 artistes qui participeront à la soirée Tremplin,

public, car on peut proposer à nos festivalier·ères de participer un peu à la programmation des artistes. Pour le reste, l'équipe de la prog' veille à respecter certains critères. On veut avoir à Unilive une diversité de styles et de genres sur nos scènes, tout comme on garantit la parité parmi les artistes qui viennent jouer chez nous. On essaye d'avoir au moins 80% d'artistes suisses, mais on ne s'interdit pas d'aller en chercher ailleurs, en France principalement.

On veut avoir à Unilive une diversité de styles et de genres sur nos scènes

Est-ce que tu peux nous dire qui sont tes artistes préféré·es de cette année?

On a quatre artistes qui se sont produit·es sur la scène tech', quatre sur la scène principale et trois sur la scène surprise. Honnêtement, j'ai tout écouté et il y a beaucoup d'artistes qui me plaisent! J'ai particulièrement aimé Lady O, qui est une artiste issue du Tremplin. J'adore aussi Stony Stone, qui fait du rap français, et l'hyper-pop de Liv del Estal, mais en vrai comme j'aime un peu tous les styles de musique, j'adore juste la line-up de cette année! Sur la scène tech', je trouve que ce que fait Yakary est génial, mais dans un style de tech plus «hard», La Penderie Noire est top aussi!

Vous avez collaboré avec Zelig pour le Tremplin, est-ce que c'est quelque chose que vous faites souvent?

Oui, c'est une volonté de notre part de collaborer avec les associations du campus. En particulier une association comme Zelig qui promeut aussi la culture, cela fait complètement sens de travailler avec elle·eux. En plus de



sons ou le son et la lumière. Chaque domaine est indispensable, on ne peut rien faire sans une bonne équipe au sponsoring ou à la communication! Le fait d'être plusieurs par domaine permet d'alléger la charge et d'assurer son poste en parallèle de ses études, ce qui est primordial.

Vous avez une direction artistique axée sur la scène locale, comment trouvez-vous les artistes?

C'est tout le rôle de l'équipe de la programmation, qui réussit à nous faire découvrir de nouveaux·elles artistes chaque année! Ils recherchent évidemment des artistes par plein de canaux, mais surtout, à Unilive, nous

lors de laquelle un jury en garde deux qui pourront se produire lors de l'ouverture d'Unilive. L'évènement Tremplin a eu lieu en mars, et cette année grâce à la collaboration de Zelig, on a organisé la soirée chez eux.

C'est une volonté de notre part de collaborer avec les associations du campus

C'est un évènement qui a du succès aussi bien auprès des artistes que du

l'évènement Tremplin, l'équipe de Zelig monte et gère la technique de l'une de nos trois scènes, donc ils-elles sont vraiment d'une aide précieuse. On collabore aussi avec la FAE, et comme en plus elle nous finance, une scène est à son nom. On organise aussi avec la FAE deux petits évènements, un vin chaud et une sangria, la première en décembre et la seconde en mai, toujours gratuitement. Enfin, le soir du festival, cela fait plusieurs années que les bars sont tenus par des associations étudiantes. Elles sont huit lors de notre édition 2025, et pour nous c'est super important de pouvoir intégrer de cette manière les associations et les étudiant-es pour qui on organise ce festival. Elles adorent le faire, ce sont elles qui gèrent leur planning durant la soirée, tout comme le nombre de bénévoles. Ça nous permet aussi au sein du comité d'avoir un peu moins de bénévoles à gérer directement le soir même.

trouver des sponsors est actuellement compliqué, donc on doit trouver d'autres solutions. Enfin, on a des aides de l'UNIL et de la Fédération des Associations d'étudiant-es (FAE). Les aides de l'UNIL ne sont pas que financières, par exemple le lieu nous est prêté, ce qui rend le festival possible sur le campus directement. Depuis l'édition 2024, on a acquis notre propre infrastructure pour la scène tech', ce qui a été un investissement important.

Devoir trouver des solutions pour créer un festival, je trouve ça très enthousiasmant

Même si c'est un casse-tête chaque année, cette édition 2025 a été particulièrement compliquée: on a eu des frais en plus pour les barrières de

©Gonçalo Vieira Machado



et mon deuxième poste. Ensuite, évidemment chacun reste si il-elle le souhaite, a le temps et l'envie! On organise déjà à la fin du mois de mai les réélections en interne, comme ça celle-ux qui veulent rester le peuvent, que ça soit au même poste ou pour en prendre un autre. Puis vient le temps du recrutement pour remplir les postes vacants. On fait ça à la rentrée en septembre afin de pouvoir rapidement commencer à travailler.

Qu'est-ce qui te motive le plus dans ton association?

J'adore le fait qu'on soit une équipe soudée, qu'on monte un projet de A à Z tout en créant des liens entre nous. Avoir un objectif et devoir trouver des solutions pour créer un festival, je trouve ça très enthousiasmant. Surtout, ça nous permet de faire quelque chose d'ultra-concret à côté de nos études. Mon but à moi en tant que présidente, c'est vraiment que chacun et chacune se sente à l'aise et que tout le monde arrive à comprendre ce qu'il faut faire, arrive à trouver des solutions face à chaque problème afin de mettre en place ce festival. J'ai plein de tâches administratives, mais mon rôle principal dans la gestion de l'équipe c'est qu'on se sente bien tout au long du projet, qu'on se sente toutes et tous fier et fières à la fin! •

Propos recueillis par Nicolas Hejda

© Louis Mana



Vous êtes un festival gratuit, sans billet ni réservation. Comment vous gérez financièrement?

Honnêtement, c'est un casse-tête. Gérer un festival gratuit de cette envergure, en étant toutes et tous bénévoles et souvent novices dans l'organisation, c'est beaucoup de temps et d'effort. On se finance à travers trois canaux principaux. Tout d'abord, par la vente des boissons le soir-même du festival. On attend chaque année entre 6'000 et 10'000 personnes sur la soirée. Ça dépend vraiment de la météo, quand il fait un peu plus froid ou moins beau on le sent tout de suite. Comme on est un festival sans billet, on est complètement dépendant de la météo. S'il fait mauvais, on n'a personne, et on n'a aucune rentrée d'argent des boissons. Ensuite, nous sommes financé-es par des sponsors. Mais

sécurité, car le partenaire qui nous les fournissait n'est pas disponible à la date du festival. Puis, on a perdu deux de nos plus gros sponsors. Et les prix augmentent chaque année, ce qui se fait sentir.

Comment est-ce que vous gérez la sécurité, en particulier les risques de violences sexistes et sexuelles dans ce milieu festif?

Tout d'abord, il y a toute la sécurité de base qui est mise en place à l'entrée puis dans le site. On fouille les sacs, les gens, car on ne veut pas avoir n'importe quoi qui rentre. Ensuite, on a deux centres de préventions sur le site. L'un est géré par l'accueil Santé de l'UNIL, l'autre par *Night Life Vaud*. Ils-elles sont réparti-es sur le site pour permettre de faire la prévention auprès de nos festivalier-ères. Nous avons aussi des étudiant-es lié-es et

formé-es à accueil Santé, qui se baladent dans l'évènement, afin de faire de la prévention et d'être des points de contacts en cas de problèmes. On a aussi mis en place «Angela», une charte qui permet à n'importe qui de demander et recevoir de l'aide en s'adressant à l'un-e des bénévoles, par exemple au bar. Pour l'instant, à Unilive ça se passe très bien, et on touche du bois pour que cela continue.

Comment vous renouvez le comité? Est-ce qu'il y a de la permanence à certains postes?

Il y a souvent du changement. Tout d'abord car nous sommes des étudiant-es, donc à la fin de leurs études, les gens partent. Ensuite, on change facilement de poste, comme je l'ai dit plus tôt, c'est ma deuxième année dans l'association

Qu'en ont pensé les festivalier-ères?

L'auditoire est parti à la rencontre des Unilien-nes qui ont participé à la fête. L'occasion de rencontrer nos lecteur-ices, mais aussi de faire une pause et de profiter d'une soirée de détente!

Romain: «Unilive, c'est vraiment la festi-fête. Je trouve super qu'il y ait plein d'étudiant-es, sur leur 32, qui boivent des bières, on est tous-tes mignon-nes, sympa, avec plein de styles différents, tout le monde a l'air grave chill.»

Zélie: «Ça fait plaisir d'entendre des artistes de scène locale, il y a une volonté commune de passer un bon moment tous-tes ensemble dans le partage.»



© Simon Zindén



© Simon Zindén

Festivals, tout un business!

ÉCONOMIE • Derrière le show des artistes, les festivals cachent une réalité économique bien plus rude. Pour les organisateur-ices, la saison estivale rime souvent avec casse-tête budgétaire, contraintes logistiques et concurrence accrue. L'auditoire lève le rideau sur ce défi de taille auquel font face nos événements de l'été.

Au cours des dernières semaines, les informations sont enfin tombées. Comme chaque année, il s'agit de la période où les festivals annoncent leur programmation. Montreux Jazz, Sion sous les étoiles, Festi'neuch ou encore Balélec, chacun nous délivre les secrets de sa nouvelle édition et promet au public un lot de concerts mémorables. Au lendemain de ces annonces, c'est pourtant une approche bien diverse qu'adoptent ces organisateur-ices. Dès lors que les têtes d'affiche ont été révélées, il est déjà temps de planifier la billetterie. L'aspect financier de l'événement reprend ainsi vite le dessus.

Un bénéfice garanti?

Si on en croit la SMPA (Société des professionnel·les suisses de l'événementiel musical), organiser un festival paraît plutôt rentable. En effet, près de 2750 festivals et manifestations ont été recensés sur l'année 2023, soit une augmentation d'environ 20% par rapport à l'offre culturelle de l'année précédente. Cette tendance semble aussi se retrouver dans les médias. «Paléo complet en seulement treize minutes», voilà ce que titrait récemment le 24 heures en une de son journal, traduisant l'effervescence du public par un bénéfice économique assuré.

La billetterie ne fait pas tout, la rentabilité se joue aussi sur d'autres terrains

Toutefois, cette idée est démentie par les professionnel·les du secteur. «Même si le stade est plein, le match n'est pas joué» déclarait Daniel Rosselat, syndic de Nyon et président du Paléo au micro de la RTS. Autrement dit, la billetterie ne fait pas tout, car la rentabilité de l'événement se joue aussi sur d'autres terrains. À cela s'ajoutent des dépenses souvent invisibles

pour le public, comme les salaires du personnel technique, les coûts de sécurité ou encore les infrastructures temporaires, autant d'éléments qui pèsent lourd dans le budget final.

Une économie défavorable

Avec un budget annuel de 3 millions de francs, Festi'neuch se situe dans la moyenne romande, mais se retrouve bien en dessous des 28 millions du Montreux Jazz. Le financement d'un festival implique ainsi

événements culturels, mais fragilisée par le contexte économique. Comme le dit Rafaël Binggeli, directeur de l'agence Sponsorize, «plusieurs sponsors historiques en Suisse connaissent des restructurations. Dans ces situations, on coupe dans les dépenses, et le sponsoring-événementiel est généralement l'un des premiers budgets à être réduit». Une autre méthode de compensation budgétaire est la hausse du prix des billets. Comme révélée par la SonntagsZeitung en 2024,

c'est bien le cas. La richesse de l'offre rend le marché des festivals bien saturé et, si ceux bien implantés parviennent à se maintenir, le développement des nouveaux «concurrents» est beaucoup plus complexe, comme le montre le cas de Vibiscum. En 2024, le festival veveysan a été contraint d'annuler sa 3ème édition en raison d'une vente de billets insuffisante.

«Plusieurs sponsors historiques en Suisse connaissent des restructurations»

En réaction, le directeur de Sion sous les étoiles, Michael Driberg, déclarait: «Il n'y a pas de place à prendre pour un nouvel acteur, qui met 4 ou 5 millions de budget sur la table. Ils ont beau avoir tout l'argent qu'ils veulent, on en oublie que l'essentiel c'est les artistes et ils ne poussent pas comme des petits pains». Un avis partagé par Julien Rouyer, co-directeur de Caribana: «C'est une réalité. Aujourd'hui, les festivals n'ont plus les mêmes marges qu'auparavant. Dans ce contexte-là, un acteur économique d'une telle taille ne peut s'introduire dans ce secteur». Malgré cette situation, les communes sont toujours plus envieuses d'avoir un festival chez elles. Pour les acteurs-ices politiques, la promesse de retombées économiques dans la région demeure un argument fort les poussant à projeter l'organisation d'un événement de ce genre dans leurs environs. •



forcément des choix budgétaires parfois complexes. D'une part, les cachets des artistes sont en forte augmentation. En cause, l'effondrement des ventes de disque depuis les années 2000 et la pandémie de COVID-19 ont donné un nouvel élan aux requêtes astronomiques de certain·es artistes. Actuellement, les tarifs oscillent entre 150'000 francs pour des têtes d'affiche francophones à près d'un million pour des stars internationales. Pour répondre à ces prix démesurés et ne pas renoncer à certain·es artistes, les festivals doivent trouver des ressources financières supplémentaires. Parmi ces ressources, on compte le sponsoring, une pratique largement popularisée dans les

assister à un concert ou un festival coûte en moyenne 90 francs, un chiffre en hausse de 12% par rapport à 2019 et qui n'a jamais été aussi élevé. Cette augmentation soulève aussi la question de l'accessibilité: pour de nombreux·ses festivalier·ères, ces tarifs élevés deviennent un frein, limitant l'accès à la culture populaire.

Un modèle à saturation

En soi, le modèle suisse des festivals est assez particulier. L'offre de festivals organisés chaque année est plutôt vaste pour un pays comptant à peine 9 millions d'habitant·es. Cette étendue peut donner l'impression que les festivals se marchent sur les pieds les uns des autres, et

Diego Mignogna

Le goût du risque

CONSOMMATION • L'ambiance festive des festivals est parfois propice à se livrer à des excès d'alcool, voire de drogues, présentant des risques pour la santé et la sécurité des festivalier·ères. Quelles sont les mesures prises lors de ces événements?

Tirer un verre consigné à la main sous une nuit étoilée, tout en dansant au rythme de la musique, tel sera bientôt le programme réjouissant de nombreux festivalier·ères cet été. La fête peut néanmoins être gâchée lorsque l'atmosphère incite certaines personnes à tester des stupéfiants, selon les types de concerts ou par effet de groupe.

Il semble illusoire d'éradiquer totalement les drogues

Qu'il s'agisse de cannabis, de cocaïne, de LSD, ou de MDMA, en plus de l'alcool, les débordements que peuvent causer ces substances ne sont pas sans danger pour la santé et l'intégrité

des usager·ères. Outre l'aspect récréatif, d'autres utilisent les drogues à des fins criminelles, en ajoutant par exemple un médicament dans le verre de la victime. Dans d'autres cas, la soumission chimique peut s'effectuer au moyen d'une seringue. Plusieurs suspicions de piqûres au GHB – surnommé la «drogue du violeur» – ont d'ailleurs été signalées aux polices cantonales lors de festivals ces dernières années.

S'amuser sans abuser

Bien que plusieurs sites internet de festivals indiquent une liste de produits prohibés, il semble illusoire d'éradiquer totalement les drogues de ce genre de lieux. De fait, les organisateur·trices prennent différentes mesures afin de réduire les risques et d'assurer le bon déroulement des festivals. Dès 2022,

un projet de «drug checking» a été mis en place par le programme vaudois de prévention *NightLife*, qui propose notamment une analyse rapide et confidentielle de la qualité des substances des festivalier·ères souhaitant consommer, ainsi qu'une sensibilisation par du personnel formé. Le dispositif s'est depuis démocratisé dans un grand nombre d'événements, tels que Balélec, Cully Jazz, Paléo Festival et Montreux Jazz Festival. Dans le canton de Fribourg, l'action *AdO Preventeam* se propose de patrouiller sur le terrain et d'informer le jeune public durant les manifestations, à l'exemple de l'Estivale Open Air. Par ailleurs, pour prévenir toute forme de discrimination, de harcèlement, d'agression ou d'intimidation, la majorité des festivals invite chaque personne à demander «Angela» auprès



des membres du staff. Ce nom de code a été conçu pour donner discrètement l'alerte en cas de problème. N'hésitez donc pas à vous renseigner et à solliciter de l'aide si nécessaire. Vigilance et solidarité sont les maîtres-mots pour profiter des festivités en toute sécurité! •

Justin Müller

La culture à la carte

CULTURE • De Paléo à Balélec, nos festivals de musique mettent de plus en plus en valeur d'autres arts: comédie, danse ou encore arts de la rue. Mais nombreux sont ceux et celles qui font de ces domaines leur spécialité. Petit tour d'horizon sur l'offre festivalière romande.

La Suisse romande est riche de festivals en tous genres. Rien que sur le campus lausannois, l'offre est grande, bien que souvent concentrée sur la musique: à coup de pop, tech et dj-sets, Unilive, Balélec, Sysmic et d'autres animent nos semestres. Une exception cependant, le festival printanier Féculé, organisé par la Grange, célèbre la culture estudiantine sous toutes ses formes, y compris non musicales. Chaque année en mai, le Nucléo et le foyer de la Grange accueillent les groupes de musique, mais surtout les troupes de théâtre, de danse, d'impro et autres projets venus de Suisse ou d'ailleurs pour découvrir leur travail. Aussi la définition de ce qu'est un festival s'élargit: on pense directement au musical, mais de plus en plus de milieux proposent des festivals, comme le Street Food Festival, pour (re)découvrir des spécialités culinaires à l'emporter. Dans le genre intellectuel, Explore Demain à Genève est un festival «citoyen» qui a la vocation

de parler des grands enjeux de notre époque avec des spécialistes: on y trouvera cette année une discussion sur la démocratie et l'engagement citoyen avec Salomé Saqué, journaliste pour Blast et autrice, et une conférence sur la rhétorique dans la post-vérité par Clément Viktorovitch, professeur de rhétorique à Sciences Po et vulgarisateur. D'autres thèmes comme le climat, la culture ou la cohésion sociale sont abordés dans les diverses activités prévues pendant la semaine.

Silence plateau... Action!

Notre région est aussi riche en festivals de cinéma, qui proposent entre autres des projections de films qui ne seront pas ou peu diffusés en salles, parfois à découvrir en première suisse ou mondiale. Ces festivals sont l'occasion de rencontrer des acteur·ices du milieu à travers des tables rondes et séances de questions-réponses: le lien aux artistes y est différent des festivals de musique, avec une plus grande



proximité. Ces festivals sont aussi l'occasion de redécouvrir des villes. Aux Visions du Réel par exemple, festival de documentaire à Nyon, une route est fermée pour installer une grande terrasse, centre du festival, où ont lieu les repas et les soirées, comme le traditionnel karaoké annuel qui réunit festivalier·ères et cinéastes.

Cap sur la saison des festivals

Alors pour passer un été inoubliable sans quitter la Romandie, voici quelques idées: dès juin, les festivités démarrent avec Morges sous rire et Booklovers, festival dédié aux romans

Young Adults à Lausanne. En juillet, le soleil est au zénith et le Montreux Jazz vous attend! Connu pour ses scènes payantes, le festival propose aussi une programmation gratuite très solide sur le site légendaire de la Riviera. Un festival à entremêler avec le NIFFF – festival de film fantastique dans la charmante ville de Neuchâtel, transformée pour l'occasion. Sans oublier l'immanquable Paléo, avant août: alors rendez-vous au Piz palu – petit festival de musique à l'ambiance chaleureuse, pour se sentir comme à Woodstock 69. Pour profiter d'un maximum d'entre eux sur un budget étudiant, ces festivals proposent du bénévolat ainsi que des activités gratuites. Et si à la rentrée, la nostalgie vous prend, n'oubliez pas les nombreux festivals estudiantins qui n'attendent que vous pour faire vivre la fête sur nos campus! •

Eden Alves

Les petites fées des festivals

BÉNÉVOLAT • Les festivals, ces événements incontournables particulièrement à l'approche de l'été, ne tourneraient pas sans l'aide de centaines, voire milliers, de bénévoles. Revenons sur les motivations et rôles de ces aides indispensables.

Le soleil revient, et avec lui, les Lannonces de programmations éclectiques et de recherche de bénévoles se multiplient. Du Festival de la Cité à Lausanne, au Paléo à Nyon, les festivals de toutes tailles reposent sur ces personnes qui vivent, et font vivre aux visiteur-euses, une expérience unique à chaque édition. Sur la Plaine de l'Asse, qui reçoit l'un des plus grands open air de Suisse, les près de 5'000 bénévoles de Paléo se préparent pour accueillir les festivalier-ères. Pistolets à eau en mains, les staffs accueil narguent les visiteur-euses en quête de fraîcheur, et les font entrer dans une atmosphère joueuse et bienveillante. Pour Emiline, bénévole nettoyage zone publique à l'édition 2024, une ambiance familiale règne

particulièrement au quartier général, où les staffs se retrouvent autour de canapés pour un peu de repos. Au Venoge Festival aussi, l'accès à des transats à côté de la grande scène fait partie des avantages dont bénéficient les bénévoles, leur permettant d'assister paisiblement aux concerts entre deux shifts.

Être bénévole permet de découvrir l'événement sous un autre angle

Entrée gratuite pour tout l'événement ou seulement quelques soirées, bons repas et boissons, ces récompenses pour leur travail permettent aux bénévoles de participer aux festivals sans

devoir déboursier des centaines de francs. Loin d'être uniquement un argument financier, être bénévole permet de découvrir l'événement sous un autre angle, qui fait rêver certain-es habitué-es. Pour d'autres, cette expérience constitue une opportunité de rendre la pareille à leurs festivals préférés, comme le confiait Julien, staff information à la 28ème édition du Venoge Festival. Entre accueil, nettoyage et information, le tour des secteurs proposés est loin d'être complet, puisque la majorité des festivals cherchent aussi des staffs sécurité, billetterie, bar, voire même spécifiquement pour le montage et démontage, comme le Montreux Jazz Festival. En bref, il y en a pour tous les goûts et tous les âges dès 16 ou 18 ans, suivant



© Cap Mohr

l'événement. De plus, les bénévoles sont aussi essentiels aux festivals de film, comme Visions du Réel, qui recensent davantage de personnes plus âgées. Véritable phénomène en essor, le bénévolat ne concerne ainsi pas uniquement les jeunes et les festivals de musique. •

Capucine Mohr

L'Euro féminin en Suisse!

FOOTBALL • En juillet, ce sont les équipes de football féminines de toute l'Europe qui feront vibrer les stades de notre pays, et les écrans de nos voisin-es. La nouvelle sélectionneuse Pia Sundhage mise sur une équipe dont on se réjouit de voir les résultats.

Après l'Angleterre en 2022, c'est à la Suisse d'accueillir le championnat d'Europe féminin de football 2025. Du 2 au 27 juillet, nous pourrons suivre les matchs dans plus de huit villes du pays. L'équipe de la Nati est alors particulièrement attendue avec sa nouvelle sélectionneuse depuis janvier 2024, Pia Sundhage. Ayant déjà coaché les États-Unis, le Brésil, ou encore l'équipe de son pays natal la Suède, elle mise sur une équipe constituée de jeunes recrues comme Sydney Schertenleib, Zurichoise de seulement 18 ans et défenseuse au FC Barcelone, tout en gardant les piliers de l'équipe. Elle espère ainsi créer une formule gagnante: «Nos joueuses d'expérience ont, elles, cette capacité à savoir quand et comment mettre de l'intensité. Si nous parvenons à mélanger les deux, à être à la fois *strong and smart*, alors nous pourrons avoir beaucoup de succès», cite-t-elle pour Le Temps. Les derniers



matchs de la Ligue des Nations ont montré que l'équipe est prête mais qu'elle doit encore faire ses preuves afin de battre la Norvège lors du premier match le 2 juillet.

Un sport encore et toujours pensé au masculin

Que l'on aime ou non le foot, on se retrouve presque toujours à vibrer face à un match de l'équipe masculine du pays qui nous est cher. Ce sport est fédérateur, populaire et créateur d'émotions. Mais, surtout, profondément masculin. Les hommes sont

encore majoritaires à y jouer et, surtout, à pouvoir en vivre. Effet d'une socialisation genrée au sport, les femmes courent pourtant aussi derrière le ballon depuis de nombreuses années mais on ne semble pas vouloir les visibiliser de la même manière.

L'équipe est prête mais doit encore faire ses preuves

C'est en effet un milieu très tardivement investi par les organisations elles-mêmes dirigées par des hommes: «Le football féminin demeure un domaine dominé par les hommes, les dirigeants sont des hommes, les entraîneurs sont des hommes, les agents sont des hommes», souligne l'agente Jasmina Covic pour la nouvelle chronique hebdomadaire du journal Le Temps, «Le Football et les Femmes». Cela fait

effectivement tiquer lorsqu'on apprend le soutien fédéral de 15 millions alors qu'il s'élevait à 82 millions en 2008 pour l'Euro masculin. Pourtant, l'UEFA basée à Nyon semble décidée à changer son image, y voyant certainement un nouveau marché, en investissant un milliard d'euros afin de développer le football féminin en Europe d'ici 2030. Stratégie dont on pourra comprendre sa portée cet été alors que les organisateurs espèrent être à guichet fermé en misant sur les transports gratuits et sur la promotion d'une ambiance «conviviale, jeune et bienveillante», ou encore familiale. Un effort qui interroge: en 2025, faut-il encore souligner la différence des publics pour remplir les stades des matchs féminins? •

Clémence Reymond

La musique avec style

MODE • Les festivals ne sont pas des rendez-vous uniquement musicaux. Sur scène comme au-devant, les looks vestimentaires innovent, provoquent, éblouissent ou déstabilisent. Petite revue par *L'auditoire* des incontournables de cet été.

Depuis les années soixante et les festivals hippies comme Woodstock, les habits en contexte de festival deviennent des marqueurs de contestation, souvent portés par la jeunesse. En affichant des fleurs multicolores, des robes jaunes, des marcel oranges, ce faire autrement vestimentaire vient provoquer la rigidité des codes dominants, dont le costard noir est probablement l'exemple le plus parlant aujourd'hui. Avec comme objectif de montrer l'appartenance à une communauté, à une culture musicale, à un groupe politique, le port du vêtement «original» revêt aussi forcément d'une certaine performance d'identité. Selon les événements, un-e festivalier-ère peut donc porter une jupe qui lui va comme un gant, puis retourner sa veste pour sortir de son chapeau un

t-shirt aux logos anarchistes. Sur scène, les artistes sont souvent aux avant-postes du défilé musical et vestimentaire, arborant des pièces parfois avant-gardistes, parfois de mauvais goût, parfois en référence (volontaire ou non) à d'autres tenues. Le festival est donc un moment de performances, d'extravagances, de références, d'innovations et de mode lors duquel chaque participant-e finit par trouver chaussure à son pied.

Comment vous habillerez-vous?

Ces considérations d'ordre presque sociologiques passent malgré tout à côté d'un élément essentiel: le confort. Votre tenue doit être adaptée à la pluie battante, à la température infernale, à la nuit glaciale. Face à ce casse-tête, voici quelques recommandations *Made in*



L'auditoire. Tout d'abord, pour résoudre ce tiraillement, optez pour la tenue «double standard»: stylé en haut, pratique en bas. Une coupe de cheveux rafraîchie, des lunettes originales, un t-shirt oversize blanc recouvert d'accessoires de friperie colorés et une jupe

rose feront parfaitement l'affaire pour le-la festivalier-ère «stylé en haut» que vous êtes. Pour le «pratique en bas», sortez vos chaussures les plus vieilles mais les plus étanches et accompagnez-les de chaussettes agréables. Ensuite, les fondamentaux: le t-shirt doit comporter une pochette pour y caser un verre, l'épaule doit soutenir une banane dans laquelle vous n'oublierez pas de mettre votre carte d'identité et la jupe doit être liée avec un mousqueton à une gourde (remplie d'eau) assez grande. Avec tout ça, c'est sûr, vous serez inarrêtables pendant votre festival préféré et vous aurez même, qui sait, un peu de style. •

Simon Zbinden

En Suisse, on fête!

HISTOIRE • De Paléo au Montreux Jazz, du Locarno au Cully Jazz, les festivals ne manquent pas en Suisse. Pour un si petit pays, l'offre culturelle est débordante. Zoom sur trois festivals suisses: l'un est un succès, le deuxième s'est réorienté, et le dernier a disparu.

Le printemps bat son plein, cela ne veut dire qu'une chose: le retour des festivals! Mars a ouvert la saison en musique et beau temps au Cully Jazz, et avec beaucoup de poésie à Vision du Réel, le festival des documentaires de Nyon. Si cette petite ville au bord du Léman est connue pour ses nombreux festivals, elle abrite surtout le deuxième plus grand festival de musique d'Europe: le Paléo. Né en 1976 sous le nom de First Folk Festival, le Paléo était le projet enthousiaste de quatre amis vingtenaires: Daniel Rosselat, aujourd'hui président du Paléo, Olivier Ischer, Gil Egger, et

Gérard Ruey. Après sa première édition à la salle communale de Nyon avec 1800 spectateurs, le festival a rapidement pris de l'ampleur. Les concerts sont alors en plein air, d'abord à Colovray et dès 1990 au fameux site de l'Asse, un village au nord de Nyon. Le nouveau site offre plus d'espace pour accueillir les 230 000 spectateur-ices, dont certain-es viennent de très loin pour voir leurs artistes préféré-es. Et il faut dire que la prog' est du tonnerre: en 49 ans d'existence, le festival a invité des légendes comme Bob Dylan, Björk ou Stromae. Mais cette ouverture à l'international ne plaît pas aux locaux, qui critiquent le bruit, la foule et le risque. Le succès du Paléo l'a poussé en dehors de Nyon. Celui du Sismics Festival de Sierre, lui, l'a conduit droit à sa fin.

Un festival remplacé par un autre...

Pourtant, le festival de Sierre destiné à la BD était le deuxième festival du

9ème art francophone après Angoulême. Ce festival, par ses 20 années de riche histoire, a associé Sierre à la BD. Bien que populaire, la ville a dû fermer le chapitre en 2004. La raison? Un problème de budget: la commune ne pouvait plus combler les déficits du festival. Durant ses deux dernières années, le festival de Sierre avait tenté de s'ouvrir à l'international, délaissant la visibilité des bédéistes locaux. Résultat: un événement jugé trop grand et trop cher. Le budget atteignait 1,4 million de francs, sans jamais réussir à être rentable. En 2008, le Sismics Festival de Sierre renaît de ses cendres... mais s'éteint à nouveau en 2013. Là encore, faute de subventions suffisantes. Mais la fin du festival de Sierre ne signifie pas la fin de la BD en Suisse romande. Dès 2005, Lausanne reprend le flambeau en finançant un nouveau projet: BDFil. Le festival s'installe dans la capitale vaudoise, avec une première édition beaucoup plus

intimiste, sous la direction de Pierre-Alain Hug, ex-directeur du festival de Sierre. Et aujourd'hui encore, BDFil anime le cœur de Lausanne. Rendez-vous en mai!

...ou disparu

Mais tous les festivals n'ont pas la chance de reprendre vie. Beaucoup meurt après quelques années pour cause de problème financier, de direction ou de politique. Tel est le cas de la Fête du Slip, festival lausannois de trois jours au début du mois de mars qui se déroulait chaque année depuis 2012. Le sujet? Les sexualités, les pratiques sexuelles, l'identité, le genre, tous traités à travers plusieurs disciplines comme théâtre, musique, cinéma... Malheureusement, l'événement touche à sa fin en 2023. Dommage. •

Elvire Akhundov



Moins pour vivre mieux

ÉCONOMIE • Face à l'urgence climatique, la décroissance émerge comme une alternative à la croissance économique. Entre critique du PIB, remise en question de la croissance verte et pistes concrètes de transition, *L'auditoire* a rencontré l'économiste à HEC-UNIL Timothée Parrique, qui éclaire les enjeux de ce modèle et ouvre les horizons de pensée.

Bonjour, merci d'avoir accepté cet interview. Pour commencer, pourriez-vous présenter brièvement les principes clés de la décroissance ?

Dans *Ralentir ou périr* (2022), je la définis comme une réduction de la production et de la consommation pour alléger l'empreinte écologique, planifiée démocratiquement dans un esprit de justice sociale et dans le souci du bien-être. On peut la résumer comme un phénomène – le ralentissement économique – guidé par 4 principes: la durabilité, la démocratie, la justice sociale et le bien-être. La décroissance postule qu'une baisse de la production et de la consommation serait plus efficace que les stratégies existantes visant à seulement essayer de verdir la croissance. Il faut imaginer une sorte de grand régime macroéconomique avec des instruments de déconsommation et de renoncement productif visant les biens et services qui alourdissent le plus l'empreinte écologique – c'est l'aspect durabilité. Comme toute stratégie de transition, la décroissance doit être politiquement acceptable, socialement juste, et humainement désirable.

«La décroissance agit sur l'effet volume: produire et consommer moins»

La contrainte démocratique nous permet de différencier décroissance et récession; la première étant planifiée et choisie, alors que la seconde est imposée et subie. Le critère de justice sociale demande une transition à plusieurs vitesses avec un niveau d'effort proportionnel aux différentes empreintes individuelles. Et enfin, par «souci du bien-être», on doit comprendre que ce délestage économique doit être fait de la manière la plus prudente possible, en commençant par les biens et services les moins essentiels pour ne pas mettre en péril la qualité de vie.

En quoi la décroissance vous semble-t-elle être une alternative crédible – voire nécessaire – face au modèle économique fondé sur la croissance, ou sur la croissance dite «verte» ?

Pour que la croissance économique soit réellement soutenable, nous devrions complètement dissocier hausse du PIB des pressions environnementales, à un rythme suffisamment rapide pour revenir à temps sous le seuil des limites planétaires.

«Travailler moins, c'est libérer du temps pour vivre mieux»

Cette croissance-là n'a jamais existé et je n'ai vu aucune preuve convaincante montrant qu'elle pourrait se matérialiser, encore moins dans les années qui viennent. Si nous voulons voir baisser l'empreinte écologique totale d'une économie, tout semble indiquer qu'il va falloir produire et consommer moins. Concernant la croissance verte, les deux approches sont plus complémentaires qu'on ne le pense. L'approche de la décroissance (simplification des besoins, sobriété, minimalisme, meilleur partage des infrastructures existantes, etc.) permet d'éviter de produire des choses dont on pourrait se passer. Les choses que l'on ne peut pas éviter de produire doivent l'être de la manière la plus écologiquement parcimonieuse possible; on retrouve ici des outils classiques (énergies bas carbone, matériaux recyclés, longévité des produits, réparabilité, etc.). La décroissance agit sur l'effet volume (moins) et la croissance verte sur l'effet composition (mieux).

Existe-t-il déjà des exemples de pays, villes ou régions qui mettent en place des politiques ou pratiques en résonance avec les principes de la décroissance ?

La suppression des publicités pour les produits à forte empreinte carbone à La Haye, la mise en place

d'alternatives au PIB pour mesurer l'activité d'un pays (les budgets bien-être en Nouvelle Zélande, par exemple), les expérimentations de réduction du temps de travail en Islande et en Suède, la fermeture de lignes aériennes en France après la Convention Citoyenne pour le Climat. Toutes ces initiatives résonnent avec certains des principes de la décroissance. Si un pays venait à introduire toutes ces politiques (et de nombreuses autres) en même temps, et que cela entraînait une baisse de son niveau d'activité économique total, on pourrait alors parler de décroissance. Pour le moment, ça reste un scénario hypothétique.

Enfin, quels seraient selon vous les co-bénéfices d'un modèle de décroissance pour la population, au-delà de sa soutenabilité écologique ?

Si l'on peut se permettre de produire et de consommer moins, cela veut aussi dire que l'on peut travailler moins, avec tous les bénéfices que cela suppose, à condition que cette baisse du temps de travail ne

viennne pas aggraver la précarité. Travailler moins, c'est libérer du temps libre pour des activités à forte utilité sociale comme le bénévolat, l'éducation des enfants, ou la participation à la vie politique. «Moins de biens, plus de liens», disaient les premiers théoriciens de la décroissance.

«Tout semble indiquer qu'il va falloir produire et consommer moins»

Une économie qui décide d'allouer moins de ressources humaines à la production de marchandises pourrait donc, en théorie, allouer ces ressources ailleurs, avec des gains en termes de qualité de vie.

Merci. Il semble en effet que la décroissance, loin d'un simple ralentissement, invite à repenser notre rapport au progrès, au bien-être et à la nature. Une piste audacieuse pour un futur durable.

Propos recueillis
par Leif Favre



© Timothée Parrique

Diplomatie estudiantine

ASSOCIATION • Alors que la diplomatie vit une période difficile à l'international, la *Swiss Diplomacy Student Association* de Lausanne, active à l'UNIL, s'applique à diffuser les valeurs importantes des relations internationales. L'auditoire a rencontré sa présidente, Claudia Berlin Linhares.

Salut, merci d'avoir accepté cet interview. Pour commencer, qu'est-ce que c'est la SDSA Lausanne?

La *Swiss Diplomacy Student Association* (SDSA), en tant qu'association de plus de 60 étudiant·es, a pour but depuis 2020 d'être un peu comme un pont entre les étudiant·es et le monde professionnel des relations internationales, de la diplomatie. On crée ce pont à travers des conférences où on invite des acteur·ices, des personnalités du monde diplomatique ou des relations internationales. On fait des *workshops* lors desquels il y a ce contact avec ces mêmes acteur·ices et on fait aussi des visites dans les organisations internationales, ce qui nous permet vraiment d'avoir un pied dans ce milieu-là, qui est généralement assez élitiste.

«Le rôle des associations est de concrétiser le travail de théorie»

On aborde des thématiques comme la diplomatie, la cybersécurité, les droits humains, le parcours de femmes pour la journée du 8 mars, etc. Tous les *workshops*, les conférences, les visites qu'on organise entrent dans cette idée d'échange, de réseau, de pont entre les professionnel·les et les étudiant·es. Le but est donc de rendre la diplomatie plus accessible aux étudiant·es, et pour ça, le réseau

avec les alumni est aussi très important, notamment quand on cherche un stage par exemple.

Pourquoi est-ce important de développer ces enjeux de diplomatie à l'UNIL?

Parce que ça nous touche tous·tes, que tu sois en HEC, que tu sois en sciences sociales, en psychologie, etc. Je pense que c'est important d'apprendre à réfléchir, et nous on essaie de donner, justement, ce contenu, et ensuite, chacun·e se fait son propre avis.

«C'est important de continuer à informer, à se former»

Si tu donnes accès à ce genre d'informations, j'ai l'impression que les gens ont plus envie d'agir, ils·elles se sensibilisent à des choses qu'ils·elles n'auraient pas forcément abordées. Le rôle des associations, c'est vraiment de suivre un peu ce qu'il y a après les cours et de concrétiser un peu tout le travail de théorie. Le fait qu'on soit une association interfacultaire, avec aussi des étudiant·es internationaux·ales, ça crée des échanges hyper riches.

Qu'est-ce que les jeunes étudiant·es ont à amener aux relations internationales?

Je pense qu'en tant que jeune, fraîchement sorti·e des études, on n'est pas assez valorisé·es - tu as une clé toute fraîchement peinte de cet esprit critique, de l'histoire, de toutes ces théories. Bien sûr, au cours de ton parcours tu gagnes de l'expérience, mais parfois on oublie certaines choses.

«Rendre la diplomatie plus accessible aux étudiant·es»

En tant que jeunes, avec toutes les informations auxquelles on a accès, on a encore plus envie d'agir, on est

encore plus sensibilisé·es à tout ce qui est droits humains, environnement, questions de migration, ce qui est juste ou pas juste. Donc on a énormément à apporter, la question c'est plutôt comment on peut arriver à le faire.

Comme vous êtes une association sur la diplomatie, je suis obligé de te poser la question bateau: c'est quoi votre point de vue sur les enjeux diplomatiques actuels?

Bien sûr, tous·tes les membres de la SDSA sont d'accord: la diplomatie, c'est super important. La discussion, c'est aussi super important, mais on est neutre. Il faut qu'on amène tous les sujets d'actualité de manière neutre. On ne peut pas se permettre de prendre une position en tant qu'association. Après, tous·tes les membres sont encouragé·es en interne à discuter, à débattre, en respectant toujours l'avis de l'autre.

Selon toi, la diplomatie dans le monde actuel est-elle en danger?

Oui, clairement. Déjà, il y a beaucoup de fonds pour le développement qui sont réduits, voire coupés. Et après, il faudra espérer que les États européens agissent. Il faut se dire qu'on a créé des organisations internationales qui ont des failles, et qu'on les remarque maintenant avec les guerres, le non-respect des droits, etc. Ça me déprime, et c'est pour ça que c'est important de continuer à informer, à se former et essayer de changer les choses. Je pense que c'est une baisse de morale générale, mais c'est important de continuer à avoir cette envie parce qu'il faut se donner les moyens de réussir à changer les choses.

Propos recueillis par Simon Zbinden

Pour plus d'informations:
@sdsa.lausanne sur Instagram.

Chronique polémique

État des Juif·ves?

Israël, État refuge pour les Juif·ves, serait-il en train de trahir ses valeurs fondatrices?

Le 27 mars, des figures d'extrême-droite se sont réunies à Jérusalem pour discuter de lutte contre l'antisémitisme, à l'invitation du ministre israélien A. Chikli (Parti *Likoud*). Cette conférence illustre le basculement de la classe politique israélienne, où des membres de partis suprémacistes juifs ont été nommé·es à des postes clés. L'invitation par le gouvernement israélien de mouvements réactionnaires, antisémites et antidémocratiques, montre que son idéologie anti-arabes dépasse son engagement pour la sécurité des Juif·ves. Ainsi, l'extrême-droite est lavée, et le gouvernement de l'«État des Juif·ves» légitime des groupes représentant un réel danger pour les diasporas juives. Proposer une telle tribune à l'international réactionnaire, c'est oublier que leur haine des musulman·es n'est que marginalement plus forte que le dégoût que leur inspirent les Juif·ves, et par la même occasion ôter à Israël toute légitimité comme acteur de la lutte contre l'antisémitisme. Parallèlement, on peut se demander comment l'extrême-droite a réussi à se présenter comme «bouclier contre l'antisémitisme» dans nos sociétés. L'extrême-droite a su s'emparer des questions de sécurité individuelle, sur fond de xénophobie et de racisme. Or, l'explosion d'actes antisémites depuis le 7 octobre 2023 a rendu les Juif·ves particulièrement sensibles aux discours sécuritaires. Bien qu'il soit faux d'affirmer que les Juif·ves votent davantage à droite que le reste de la population, on peut cependant constater qu'ils·elles sont nombreux·ses à se sentir isolé·es, voire abandonné·es par la gauche. Un des moyens d'empêcher l'extrême-droite négationniste de se réclamer protectrice des Juif·ves serait une réappropriation de la lutte par la gauche. Pour cela, elle doit faire son autocritique, condamner l'antisémitisme qui provient de ses rangs et prendre garde à ne pas instrumentaliser, à nouveau, l'instrumentalisation de l'antisémitisme, pour se dédouaner de tous propos tendancieux sous prétexte d'antisionisme. Sa lutte antiraciste n'en sera que renforcée. •

Inès Forster Malka



Passions à l'ère du scroll

DISTRACTION NUMÉRIQUE • Entre abondance de choix, peur de l'ennui et scroll infini, la génération Z semble avoir de plus en plus de mal à se passionner durablement. Cet article questionne notre capacité à cultiver des passions dans un environnement saturé de distractions.

Il est rare aujourd'hui de croiser quelqu'un sans smartphone. Depuis l'apparition de l'iPhone en 2007, ces appareils sont devenus des standards. Dès 2012 environ, même les plus jeunes en possèdent, dont l'acquisition est souvent perçue comme un «rite de passage». Mais qu'en est-il de celles-ceux qui ont grandi avec l'idée que sortir son portable et se laisser divertir est un geste naturel? Savons-nous encore nous ennuyer? Parmi les 60 répondant-es d'un questionnaire créé par *L'auditoire* pour cet article, la quasi-totalité a déjà préféré rester sur son téléphone plutôt que de faire une activité. Où allons-nous chercher ce qui nous nourrit réellement? Sommes-nous capables d'avoir des passions à l'ère de la distraction permanente?

Trop de choix, l'illusion de la liberté

Barry Schwartz, auteur de *Paradoxe du choix*, explique que trop de choix mènent à la paralysie plutôt qu'à la liberté. La génération Z, avec un accès illimité aux loisirs, a du mal à s'engager durablement.

Ce n'est pas tant l'ennui qu'on redoute, mais son idée

Face à tant d'activités à tester, de sports à essayer, de livres à lire, de films à voir absolument, de recettes à expérimenter au plus vite, d'artistes à découvrir à tout prix, de tendances à suivre avant qu'une autre ne fasse sa place... *blackout*. La gymnaste qui a travaillé des années

pour son grand écart pourra témoigner; en travaillant dur, on développe patience, discipline, et une estime de soi.

Et si l'ennui était fertile?

Ce n'est pas tant l'ennui qu'on redoute, mais son idée. Plus de 90% des répondant-es au questionnaire prennent leur téléphone dès qu'un vide se présente. Pourtant, c'est dans ces moments de creux qu'on commence à réfléchir, à se connaître, à découvrir ce qui nous attire. C'est ainsi qu'on forge une identité nourrie par nos pensées profondes. Certaines personnes ne savent pas répondre à la question «qu'est-ce qui vous passionne?». Ce n'est pas surprenant pour une génération peu habituée à l'ennui.

Le confort du scroll

«Par automatisme, sans vraiment y penser»: cette réponse revient fréquemment lorsqu'on cherche à comprendre ce qui pousse les utilisateurs à ouvrir TikTok ou Instagram. Scroller est devenu un réflexe, peu coûteux cognitivement. À l'inverse, les passions demandent du temps, de l'attention et de la patience. Pourquoi affronter le vide, nos pensées, la solitude quand on peut les combler par une dopamine facile? Chaque vidéo, chaque nouveauté offre un shot de plaisir. Dès qu'une activité demande de la patience, elle paraît fade, lente, presque désagréable – on finit par souffrir de la lenteur. Non pas parce qu'elle est inintéressante, mais parce qu'elle ne déclenche pas le même pic immédiat. Beaucoup de répondant-es disent passer entre deux et quatre heures par jour

à scroller. Les utilisateur-ices régulier-ères de TikTok ou Instagram parlent de culpabilité, de fatigue, de frustration. Effectivement, le scroll active une attention soutenue, mobilisée pour lire, créer, apprendre, nécessite un effort cognitif, s'entraîne mais permet de s'investir en profondeur dans une activité. En somme, il est nettement moins coûteux cognitivement d'avoir recours à l'attention réactive qu'à l'attention soutenue.

Une question de conscience

La solution n'est pas d'éliminer nos écrans, car on peut aussi s'y instruire, se divertir. L'enjeu est de questionner leur place dans notre quotidien, de repenser leur utilisation.

Conscientiser ce geste, c'est déjà reprendre le contrôle

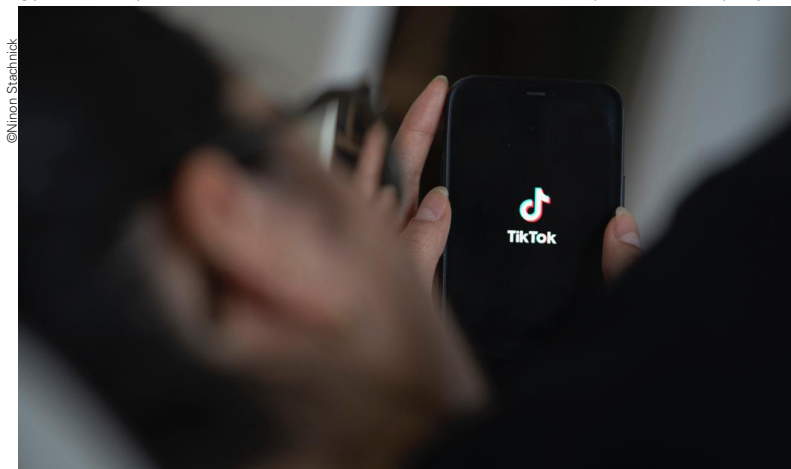
Ce qui pose problème, c'est le geste réflexe: ouvrir une application sans raison, la quitter pour une autre, en boucle. C'est un cercle vicieux: plus on fuit l'effort, plus on s'épuise, moins on a envie de s'investir. Le mieux serait de savoir pourquoi on ouvre TikTok ou Instagram. Conscientiser ce geste, c'est déjà reprendre le contrôle. Certain-es mettent en place des limites via les réglages de leur téléphone, passer son écran en noir et blanc rend aussi le scroll moins attirant. En réduisant les stimulations visuelles, on reçoit moins de dopamine. Dire que la génération Z n'a plus de passion serait faux. Le vrai problème, c'est qu'on ne fait plus l'effort de libérer de l'espace mental pour les trouver et les cultiver. Les générations précédentes ont connu un monde sans écran. Pour nous, c'est plus complexe: nous avons grandi dans un flot de stimulations. Mais peu importe votre année de naissance, apprenez, réapprenez, obligez-vous à vous ennuyer, à accepter l'effort et la patience pour (re)découvrir ce qui vous nourrit et vous fait réellement vibrer. Car c'est dans ces espaces que naissent les vraies passions. •

Chronique Sexprimer

Les jeunes ne font plus l'amour?

On l'entend comme un refrain médiatique: «les jeunes ne couchent plus». Les chiffres dégingolent, et l'étonnement survient. Mais si ce n'était pas un désintérêt... plutôt une mutation? Aujourd'hui, faire l'amour, ce n'est plus valider un ticket. C'est parfois refuser de monter dans le train. Les jeunes (ou moins jeunes) doutent, hésitent, parlent de consentement, de pressions, de fatigue. Ils décortiquent leurs désirs comme on analyserait un rêve flou. Et pendant ce temps-là, la fameuse «pénétration», perd du terrain – pas de panique, il reste tout un catalogue de tendresses à explorer et faire l'amour ne se résume absolument pas à cela. Et chez les hommes? On continue de leur coller l'idée que le sexe est un besoin vital – comme boire, dormir, ou aller chez le coiffeur avant une rupture. Mais la carapace craque. Eux aussi ressentent la tension: le devoir d'initier, de performer, de ne surtout pas douter. Ils se demandent parfois s'ils en ont vraiment envie... ou juste peur de passer pour celui qui n'en a pas. Les femmes, elles, jonglent avec d'autres injonctions: plaire mais pas trop, désirer mais pas trop vite, dire non sans vexer, dire oui sans se trahir. Dans cette valse d'attentes contradictoires, pas étonnant que l'envie s'en retrouve étouffée. Alors oui, peut-être qu'on fait moins souvent l'amour. Mais peut-être qu'on en parle mieux. Qu'on le pense plus. Et si c'était ça, le grand tournant? Moins de comptes à rendre, plus d'écoute. Moins de performances, plus de lenteur. Et surtout, le droit de chercher sans forcément trouver, d'explorer ses envies et besoins sans pression. •

Alexandra Bender



Inès Rufener

Influenceur avant l'heure

ANTHROPOSOPHIE • Les écoles Waldorf-Steiner ont toujours alimenté de nombreux débats. Pourtant, le mouvement créé par Rudolf Steiner il y a plus d'un siècle rencontre toujours un grand succès aujourd'hui, avec plus de 40'000 adeptes dans le monde.

Rudolf Steiner, fondateur de la doctrine spirituelle de l'anthroposophie, a su faire persister sa pensée cent ans après sa mort. Preuve que son empire est encore aujourd'hui un système très rentable, certaines entreprises fondées par l'occultiste helvético-autrichien réussissent toujours, comme la marque de produits cosmétiques naturels *Weleda*, qui enregistrait un chiffre d'affaires de 421 millions d'euros en 2023. Cliniques, label d'agriculture, les institutions Steiner sont présentes un peu partout dans le monde. Mais c'est surtout dans le domaine de l'éducation que l'anthroposophie fait parler d'elle.

Les écoles Waldorf-Steiner

C'est dans la ville allemande de Stuttgart que Steiner décide de mettre en œuvre ses théories sur l'éducation. Première

école fondée par l'anthroposophe, l'établissement fut nommé à sa création d'après son propriétaire, le patron de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria. L'école accueille dans un premier temps les enfants des employé-es de l'usine. Aujourd'hui, on décompte plus de 1000 établissements dans le monde, et leurs pratiques provoquent régulièrement des controverses.

Rudolf Steiner était avant tout un fin stratège en marketing

Si les écoles se veulent constructrices de l'individualité, le philosophe des religions Ansgar Martins, dans le documentaire *Arte Le monde occulte de Steiner*,

dénonce un apprentissage «fondé sur l'acceptation de l'autorité et non sur la liberté individuelle dont il est question dans le marketing anthroposophe». Le documentaire fait également état d'un programme n'incluant que très tardivement l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, l'intellectualisme étant associé au matérialisme dans la pensée anthroposophique. De plus, certain-es enseignant-es auraient des méthodes particulières, comme l'habitude de classer les enfants selon leur signe astrologique.

Un maître de la communication

Pour Marlis Jahnke, spécialiste de la communication, Steiner est avant tout un fin stratège en marketing, ayant compris «l'importance de l'identité visuelle d'une marque avant même que ce

concept ait été clairement établi». Ayant donné des milliers de conférences et créé un mouvement reconnaissable par son architecture, ses typographies et ses préceptes clairs et accessibles, Ansgar Martins affirme que Steiner correspond à ce que l'on nommerait aujourd'hui «un influenceur en marge de la science», quelqu'un «ne se présentant jamais comme un homme qui cherche mais comme un homme qui sait». Qualifiés de pseudo-science, ses écrits ont été critiqués pour leur pensée évolutionniste et l'importance donnée à l'occultisme. Cependant, l'engouement persistant autour de l'anthroposophie prouve le caractère intemporel de la stratégie élaborée par son créateur. •

Marine Pellissier

Alpha Males Bootcamps

MASCULINITÉ • Camps extrêmes, rites d'endurance et bains glacés... Popularisée sur TikTok, la tendance venue des États-Unis promet aux hommes de renouer avec leur virilité. Entre mythe ancien, influence et dérives sectaires, L'auditoire s'est penché sur le phénomène.

Des bains glacés, des hurlements, des corps couverts de boue, de la viande crue et des épreuves physiques extrêmes: sur TikTok, les vidéos de «bootcamps» pour hommes se multiplient. Importée des États-Unis, cette pratique gagne en popularité dans les pays dits «occidentaux». Le concept, popularisé par l'entrepreneur Bedros Keuilian, repose sur une idée simple: réunir des hommes, les isoler du monde et les soumettre à une série de rites censés réveiller leur virilité. Au programme, lever à l'aube, exercices militaires, restrictions alimentaires, bains glacés, cris de coachs survoltés et discours ultra-motivants sur la réussite

et l'endurance. Le but affiché? Devenir un «mâle alpha», respecté, fort et désirable.

Un nouveau phénomène?

En réalité, il n'y a rien de nouveau, ces stages masculinistes s'inspirent grandement du *Mankind Project* (MKP), créé par trois hommes en 1984. Ce sont les réseaux sociaux qui leur offrent aujourd'hui une visibilité inédite. Dans de nombreuses cultures, des rituels de passage imposent aux garçons de prouver leur masculinité à travers la douleur. Chez les Xhosas en Afrique du Sud, cela passe par une circoncision à vif, suivie d'une période de cicatrisation collective pour apprendre les valeurs de la vie. Au cœur de l'Amazonie brésilienne, pour devenir des hommes adultes, les jeunes de la tribu Sateré-mawé doivent porter des gants remplis de fourmis venimeuses sans crier ni pleurer. Selon l'anthropologue Mélanie Gourarier, chercheuse au CNRS, cette quête virile s'inscrit dans une logique historique. Elle

affirme que depuis les Grecs, chaque époque ressasse l'idée d'une masculinité en crise, mise à mal par une société jugée trop féminisée. Pourtant, la virilité n'a rien d'une essence immuable.

Chaque époque ressasse l'idée d'une masculinité en crise

Ce qu'on considérerait comme masculin sous Louis XIV – raffinement, talons, perruque et poésie – n'a plus rien à voir avec l'idéal d'aujourd'hui. Autrement dit, la masculinité évolue tandis que certains tentent de la figer.

Gourous masculinistes

Ces *bootcamps* sont des business très lucratifs. Le prix d'un séjour varie entre 2 000 à 18 000 euros. Comme souvent dans l'univers des «influenceurs masculinistes», ces expériences sont vendues comme des solutions miracles à des

problèmes existentiels. Isolement total, rites d'initiation, transformation radicale: le storytelling *flirte* parfois avec les codes sectaires. En 2021, la Miviludes (Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires) a enregistré 10 signalements. La moitié d'entre eux concernaient des comportements violents ou radicalisés après un stage. Au-delà de la souffrance infligée au corps, ces pratiques peuvent nourrir une violence dirigée vers l'extérieur et notamment contre les femmes. Ces camps attirent souvent des hommes en manque de repères, en quête d'identité dans une époque où les modèles traditionnels se transforment. Plutôt que de chercher à comprendre cette «fragilité», certains entrepreneurs en font un fonds de commerce. À la place d'un réel accompagnement psychologique, on leur sert des cris, de la testostérone et des promesses de domination. •

Sarah Pfitzmann



Concours photo: En marge

PRIX • Le Prix de la Chamberonne, organisé annuellement par *L'auditoire*, récompense les meilleur-es photographes du campus UNIL-EPFL. Cette année, une quarantaine de participant-es ont envoyé leurs oeuvres sur le thème *En marge*. La cérémonie s'est déroulée le soir du mercredi 16 avril au foyer de la Grange, dans une ambiance chaleureuse et détendue malgré la pluie.



Remise du prix pour la troisième place



Le comité 2024-2025



Le jury de cette édition



Performance de Blue Ginger



Réception du Prix du public



Révélation du deuxième prix

Concours photo: En marge

JURY • Le jury était composé de Alix Buhagar, artiste et photographe, diplômée en 2024 de l'école supérieure en photographie (CEPV), Joseph Carlucci, photographe live et auteur du livre *45 Years of Rock Photography*, ainsi que de Alexandra Bender, co-rédactrice en chef de *L'auditoire*. Trois photographies ont été récompensées, en plus d'un prix spécial du public.

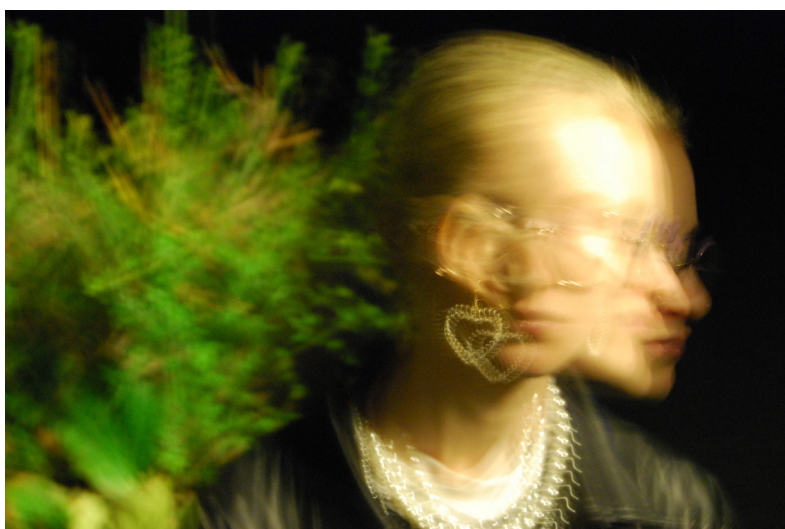
1^{re} place: *Le touriste*, par Ludivine Brossard Olivier



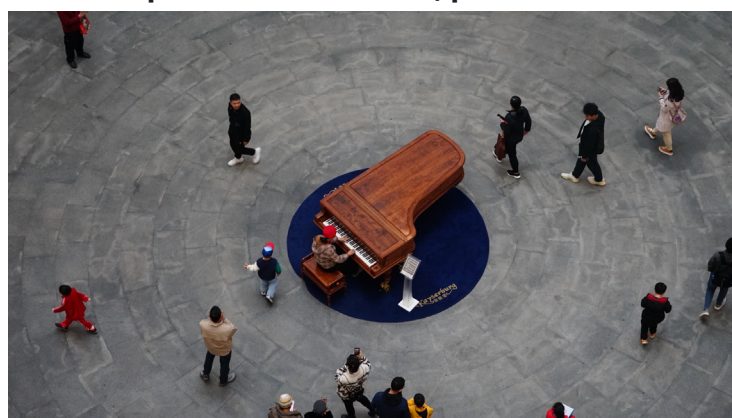
2^e place: *Man Lying*, par Ines Tascon



3^e place: *Dissociation*, par Jaya Perlotto



Prix du public: *Sonate urbaine*, par Clément Brenet



Concours photo: En marge

CONCERT • La soirée a été animée par le groupe de musique Blue Ginger, qui a égayé la cérémonie avec leur style rock-funk. Retour en quelques clichés, sous l'objectif de Elisa Bagnoud, photographe de l'évènement.



Des taxes qui tabassent...

ÉDUCATION • ... Et des étudiant-e-x-s qui marchent peut-être sur Berne. La FAE amène sa contribution à la lutte. Tour d'horizon des discussions et des dernières nouvelles concernant les mesures d'épargne du Conseil fédéral visant le système éducatif.

Le 20 septembre dernier, la presse suisse annonçait l'intention du Conseil fédéral de lancer une série de mesures visant à épargner près de 3,6 milliards de francs par année à partir de 2027. Et jusque-là, rien à dire: réfléchir à un allègement de la dette nationale constitue en principe une initiative louable. Le souci, lisant pour la première fois les articles qui en parlaient, est venu quelques paragraphes plus bas. Parce que les mesures retenues par le Conseil fédéral – et qui sont contenues dans le «Réexamen 2024 des tâches et des subventions», aka le «Rapport Gaillard» – visent à couper les dépenses au détriment du social. Plus précisément, on envisage de supprimer la participation à l'accueil extrafamilial, de repenser la contribution de la Confédération à l'AVS, de couper les indemnités aux cantons en tout ce qui concerne l'intégration des personnes étranger-ère-x-s, de réduire l'aide indirecte à la presse, mais aussi de redéfinir les priorités en matière de subventions. Et c'est ici que le monde de l'éducation entre en jeu. Plusieurs centaines de millions de francs pourraient disparaître du système éducatif. Concrètement, les taxes d'études des Hautes écoles et universités cantonales et des écoles polytechniques pourraient doubler pour les étudiant-e-x-s suisses, voire quadrupler pour les «étranger-ère-x-s» dans les Écoles polytechniques fédérales. Des épargnes à hauteur de 189 millions dès 2027 seront aussi à prévoir dans le domaine de la recherche. Plusieurs organes politiques se sont déjà prononcés contre l'adoption du texte tel qu'il se présente aujourd'hui.

Plusieurs centaines de millions de francs pourraient disparaître du système éducatif

Notamment, la Conférence des gouvernements cantonaux l'a jugé comme «extrêmement insatisfaisant», car il se ferait au détriment des cantons, comme le rapportait le

journal *Le Temps* le 14 mars dernier. La FAE, indignée dès le début par les choix du Conseil fédéral, n'est pas restée les mains dans les poches. Un groupe de travail a été mis en place pour faire front commun contre ce projet national et qui touche les subventions cantonales. Et voici les dernières nouvelles.



Comment la résistance à ce projet de loi s'est-elle mise en place?

Les premiers à être sur le coup, c'était d'une certaine manière l'Union des étudiant-e-x-s suisses (UNES), qui, à l'échelle fédérale, ont fait tourner une pétition comportant à ce jour déjà plus de 32'000 signatures. Elle se trouve toujours en ligne et il est donc encore possible de signer. Ils-elles ont également commencé à produire des communiqués sur les réseaux sociaux, mais aussi en forme d'affiches sur tous les campus en Suisse (vous les avez déjà vues?). Mais les prises de position contre ce projet de réforme de la part de plusieurs organisations, comme le Fonds national suisse pour la recherche scientifique, SwissUniversities et TravailSuisse, n'ont pas tardé non plus à se multiplier. Parallèlement, le Syndicat des Services Publics (SSP) a réalisé une proposition de collaboration qui a été soumise à plusieurs écoles, associations, syndicats et fédérations représentatives des universités de Romandie. À celle-ci, entre-temps, se sont aussi joints des corps intermédiaires, composés entre autres de chercheur-e-x-s et de professeur-e-x-s.

À quel moment la FAE a-t-elle décidé d'intervenir?

De notre côté, dès le début, nous étions frustré-e-x-s. Nous collaborions déjà avec l'UNES, mais l'action à Lausanne était plus difficile à mettre en place. Le désir de lutter contre cette réforme avec tous les outils que nous avons à dispositions était bel et

Quelles sont les prochaines étapes à prévoir?

Le 10 avril dernier, nous avons tenu une Assemblée générale à l'Université avec les multiples acteur-ice-x-s de l'intersyndicale. À cette occasion a été discutée la volonté de lancer un plan d'action général pour le futur, qui intégrera des conférences aussi bien que des marches à l'échelle locale et nationale.

La volonté de lancer un plan d'action général pour le futur

En dehors de l'intersyndicale, nous réfléchissons à l'organisation d'une conférence qui fera intervenir des chercheur-e-x-s et professeur-e-x-s sur les impacts potentiels d'une telle coupe budgétaire sur notre société, sur notre système éducatif, sur le monde professionnel et sur l'émancipation personnelle. Cette conférence se tiendra lors de la rentrée, le semestre prochain. Au niveau national, la date à retenir est celle du 1er octobre. Mais comme une date pour l'évaluation du projet de loi en Commission des finances n'a pas encore été fixée (à celle-ci suivra un vote au Parlement fédéral, ndlr), nous vous conseillons de nous suivre sur les réseaux pour connaître les prochaines avancées. •

Le bureau de la FAE

bien là. Nous nous sommes alors uni-e-x-s à l'intersyndicale qui était en train de se former grâce au travail du SSP.

Nous avons travaillé touxtes ensemble pour prendre une position commune

Au cours des derniers mois, nous avons travaillé touxtes ensemble pour réaliser une prise de position commune qui a été présentée le 28 avril en conférence de presse (Cet article a été rédigé le 25 avril, le communiqué officiel est accessible via le QR CODE en bas de page, ndlr).

Pour plus d'informations :



@fae_unil



Anthropole 1192



fae-unil.ch

Retrouvez le communiqué officiel:



L'actu à l'unisson sur le campus

FRÉQUENCE BANANE • En ce jeudi de fin de semestre, alors que les derniers cours s'achèvent et que la semaine de pause pointe enfin le bout de son nez, l'équipe de *L'auditoire* a fait une halte dans un lieu mythique du campus: les studios de Fréquence Banane. Objectif de la visite? Découvrir les coulisses de la radio étudiante emblématique de l'UNIL et de l'EPFL, tisser des liens et discuter de l'avenir des médias étudiants.

Dans cette salle qui sent bon la vie associative – entre canapés usés, guitares, plantes vertes et thermos de café – se mêlent micros, idées et anecdotes. L'ambiance est détendue mais studieuse, à l'image de ce que Fréquence Banane incarne depuis sa création «de manière quasi-clandestine» en 1993, tel que l'indique son site web. Depuis plus de trente ans, la radio fait vibrer les ondes lausannoises avec des émissions 100 % conçues, réalisées et animées par des étudiant·es. Aujourd'hui bien installé·es dans leur cocon créatif, il n'en a toutefois pas toujours été ainsi... Plusieurs déménagements ont eu lieu, passant du sous-sol de l'Unihèque à celui de l'EPFL. Leur nom tient d'ailleurs son origine de la mythique «banane», au sein de laquelle leur histoire a commencé.

Une créativité sans limites

Passée la salle commune, les studios qu'ils-elles nous font visiter donnent immédiatement une impression de professionnalisme. Le premier, également le plus utilisé, permet une prise de son autour d'une table ronde. Le second offre désormais un enregistrement visuel, avec un décor charmant qui reflète, tout comme leur local, les nombreux·ses utilisateur·rices du lieu. Car fidèle aux avancées de notre temps, Fréquence Banane s'est lancée sur Twitch, bien que le cœur de l'association reste radiophonique. Au programme: chroniques musicales, débats d'actualité, formats expérimentaux,

humour, et, surtout, une liberté de ton rare. Derrière cette diversité de contenus se cache une organisation impressionnante, portée par une équipe de bénévoles passionné·es.

Un point commun entre Fréquence Banane et *L'auditoire*: la liberté de créer

Jonglant avec les emplois du temps serrés, les imprévus techniques et les examens, ils-elles parviennent à maintenir une grille de programmation foisonnante et vivante: de *Culture à Pop* à *Brainrot*, en passant par les flashs infos, les revues de presse et même un club d'humour, le *Banana Comedy Club*, qui a permis de propulser de jeunes talents locaux. Les émissions culturelles y font bonne figure, à l'image du programme que nous avons eu l'opportunité d'assister, *Doom FM*, où les deux journalistes discutent de musique rap. Cela s'explique par les préférences des membres, souvent intéressé·es par la culture. Alors qu'au premier semestre, l'émission du soir permet plus de liberté – inspirant la grande variété dans le programme –, chaque matin, l'histoire est quelque peu différente; à 7h, avant le début des cours, les actualités du campus sont délivrées et décortiquées par des équipes motivées. Et si le réveil à l'aube peut en décourager certain·es,

pour Cap, ces émissions matinales conféraient un puissant sentiment d'accomplissement. «À 8h du matin, on avait déjà fait une émission de radio!» s'exclame le membre de Fréquence Banane. Au deuxième semestre, le programme varie en fonction des émissions qui ont vu le jour au cours des mois précédents. Et à travers tout cela, une playlist musicale réfléchie par une commission dédiée joue en live, 24h/24. Les enregistrements en podcast des émissions sont par la suite disponibles sur *Spotify* et le site internet, permettant à chacun·e de les écouter dans leur temps libre.

Rencontre entre étudiant·es-journalistes

Loin d'un simple échange formel, la rencontre avec l'équipe s'est rapidement transformée en discussion ouverte. Ensemble, nous avons partagé nos enthousiasmes, nos galères et nos questionnements: comment faire entendre la parole étudiante sur des campus saturés d'informations? Comment renouveler les formats et les regards sans tomber dans les travers du sensationnalisme ou de la redondance? Et surtout, comment concilier passion, régularité, et études? Eden confie que la régie est pour lui un rêve d'enfance: «Allumer ou éteindre des trucs, c'est mon dada.» Grâce à la radio, il a aussi pu se former à des techniques de scène utiles pour d'autres projets associatifs. Cap, pour sa part, a rejoint Fréquence Banane pour sortir de sa zone de confort: «Je voulais me confronter au micro, et surtout créer des choses avec des gens motivés.» Dans l'association depuis maintenant deux ans, une longévité qui semble la norme, tous deux soulignent un point commun essentiel à Fréquence Banane, mais également reconnu à *L'auditoire*: la liberté de créer. Sans ligne éditoriale rigide, sans pression hiérarchique, les projets prennent forme au gré des envies, des colères ou des fous rires. Et c'est sans doute ce qui en fait l'une des plus belles écoles du journalisme, à la fois spontanée et engagée.

Bananes vertes, bananes jaunes

Dans le milieu radiophonique de l'UNIL-EPFL, on se rend rapidement compte



qu'un jargon bien spécifique existe. Car les nouveaux·elles arrivant·es dans l'association sont surnommé·es affectueusement... les bananes vertes. C'est seulement au terme de leur première année dans l'association, à raison d'une heure par semaine en moyenne, qu'ils-elles pourront officiellement se faire appeler «bananes jaunes». Au cours de cette année de formation, chacun·e est formé·e autant à la technique, à l'animation et à la conduite d'une émission. Mais comme dans tous les domaines, des affinités se créent et des spécialisations se forment naturellement au sein d'une équipe, qui peut être composée de deux personnes comme de six.

L'une des plus belles écoles du journalisme

Certain·es membres se lancent même dans des émissions en solo. «Chacun·e a un petit peu ses attentes et ses envies en arrivant ici», nous expliquent les membres de Fréquence Banane. De quoi encourager une variété d'étudiant·es à rejoindre l'association, qui compte par ailleurs une centaine de membres! Une seule rencontre est prévue par an, faites donc attention à ne pas la manquer. À la fin de cette visite, une certitude se dessine: cette rencontre n'est pas la dernière. Car sur les ondes comme sur le papier, les voix étudiantes ont encore beaucoup à raconter. •

Alexandra Bender et Alice Côté-Gendreau



Être parent à l'UNIL

PARENTALITÉ • Devenir parent tout en travaillant, c'est devoir réaménager sa vie afin de pouvoir concilier le familial et le professionnel. Et à l'UNIL, ça se passe comment? Entretien avec Frédérique Auger et Michèle Gendroz, collaboratrices à l'UNIL et mères d'enfants accueillis dans l'une des crèches du campus.

À la question de la plus grande difficulté rencontrée par les parents qui travaillent, Frédérique Auger répond sans hésiter qu'il s'agit de trouver une place en crèche. «Les réseaux des communes sont souvent pleins. La possibilité de mettre mon enfant en crèche s'est offerte parce que je suis collaboratrice à l'UNIL, ce qui est une vraie chance.» L'Université met à disposition de ses membres quatre crèches, toutes situées sur le campus, accueillant des enfants «dont un des parents au moins a un contrat UNIL, EPFL ou y étudie» d'après le site de l'Université, ce qui permet presque toujours d'obtenir rapidement des places.

«Standardiser le congé maternité, c'est déjà problématique en soi»

«En plus, c'est un service de qualité, que ce soit au niveau de la nourriture, des éducateur·rices qui sont très présent·es, ou des horaires élargis», raconte Frédérique. Le télétravail et les congés accordés aux parents sont également des composantes importantes pour allier parentalité et vie professionnelle. «Quand les enfants sont malades, nous avons le droit à cinq jours de congé maladie enfant sans justificatif médical. C'est semblable à l'Université de Genève ou aux autres institutions étatiques dans lesquelles j'ai travaillé. Dans le système public, on a quand même beaucoup de mesures d'accompagnements pour les parents.» Enfin, Frédérique souligne l'importance d'avoir «un·e responsable qui soit flexible et qui comprend très bien la dynamique actuelle des crèches.» De son côté, Michèle Gendroz s'estime «très satisfaite et chanceuse», même si elle craint de ne pas retrouver de place en crèche si son avenir professionnel devait l'amener à quitter l'UNIL.

Tous·tes égaux·ales face à la parentalité?

D'après Frédérique Auger, «l'UNIL vise une parité homme-femme,



même si ce n'est jamais parfait.» Ces structures d'accueil extrafamiliales sont en effet essentielles pour que les collaborateur·rices n'aient pas à baisser leurs taux de travail, tout en gardant à l'esprit que selon l'Office fédérale de la statistique, dans un couple hétéroparental, ce sont majoritairement les mères ayant des enfants de moins de 13 ans qui travaillent à temps partiel alors que les pères, eux, travaillent majoritairement à temps plein. «Je n'aurais même pas pu accepter mon poste si je n'avais pas eu ces places en crèche», affirme Frédérique. Cependant, quelques inégalités persistent, notamment au niveau du congé maternité. Actuellement, les collaboratrices disposent d'un congé maternité de 16 semaines, 20 si elles allaitent, tandis que les collaborateurs disposent de seulement 2 semaines. «Il faudrait remplacer le congé maternité par un congé parentalité, sans faire de différence par rapport à l'allaitement ou au genre. Typiquement, moi, je n'ai pas allaité, alors mon mari aurait très bien pu s'occuper des enfants, mais nos employeur·euses ne nous donnaient pas ce choix. Aussi, pour se remettre d'un accouchement, quatre mois, ce n'est pas toujours suffisant. Standardiser le congé maternité, c'est déjà problématique en soi», explique-t-elle.

Parentalité et travail, un problème sociétal

Les deux collaboratrices s'accordent sur le fait que la grossesse est bien reçue à l'UNIL. «Mon entourage

professionnel s'est montré bienveillant à l'annonce de ma grossesse et pour mon retour au travail», affirme Michèle. «Mes collègues ont accepté de changer leur jour de présence afin que je puisse avoir les meilleures conditions possibles à la crèche et mon contrat a été renouvelé pendant ma grossesse.» De plus, «des locaux sont mis à disposition si nous souhaitons tirer le lait ou allaiter en toute tranquillité», ajoute-t-elle. Cependant, si cette situation est propre aux institutions étatiques suisses, à l'échelle globale, Frédérique constate un recul dans le soutien social apporté aux familles. En mars 2024, le conseil fédéral a rejeté l'initiative sur les crèches, qui visait à garantir «un accueil extrafamilial des enfants qui soit de qualité et abordable pour tous·tes».

«J'espère que l'UNIL ne va jamais reculer dans ses offres»

«Les gouvernements tendent de plus en plus vers la droite, défendent de plus en plus le modèle traditionnel de la femme à la maison. En tant que femme qui aime son travail, cela m'inquiète. J'espère que l'UNIL ne va jamais reculer dans ses offres. Avoir des crèches, en plus de cette qualité-là, c'est assez incroyable», conclut Frédérique. •

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleurs événements sur le campus pour animer votre mois de mai.

8 mai: Dernier Workchope de l'année

Quoi de mieux que de profiter des rayons du soleil sur la pelouse de l'Amphimax, une bière au prix dérisoire à la main? Ce 8 mai, c'est l'AESSP (Association des étudiant·es en SSP) qui organise l'évènement, qui ne reviendra malheureusement pas avant la rentrée prochaine. Petit rappel: n'oublie pas de ramasser tes déchets et de respecter les bénévoles, car sans eux et elles, pas de soirée! De quoi se détendre avant le début de la période de révisions.

14 mai: Concert chaotique de Bêtise

Des paroles anti-patriarcat, de la joie queer et des bières, voilà comment l'on pourrait résumer la musique de Bêtise. Dans la salle Nucleo du Vortex, le duo musical promet d'offrir un spectacle déjanté et dansant. Le concert étant organisé dans le cadre du festival Féculé, l'entrée ne coûte que cinq francs. Aucune excuse, donc, pour ne pas aller se trémousser au son endiablé de Bêtise!

15 mai: Soirée Tekno à Zelig

Viens danser sur les basses endiablées du *Sound System* Ohm invasion en collaboration avec Zelig! Le temps d'une soirée, les amateur·rices de musique techno (mais pas seulement!) sont appelé·es à venir se déhancher dans le bar de l'UNIL, pour une des dernières soirées organisées par le comité de ce semestre.

20 mai: Atelier sérigraphie au Cabanon

Marre de tes t-shirt blancs basiques et ennuyeux? Alors viens les orner avec les designs des artistes de l'exposition *Demain c'est loin*, organisée par le festival Féculé. Au moyen de la sérigraphie, redonne toi-même une seconde vie aux vêtements que tu ne portes plus, le tout dans une ambiance d'expérimentation collective! Rendez-vous au niveau un de l'Anthropole pour jouer les imprimeur·euses. •

Marine Pellissier

Marine Pellissier

18e édition du Festival Fécule

SPECTACLE • Du 12 au 24 mai, le Festival Fécule propose une programmation variée de spectacles artistiques étudiants. *L'auditoire* s'est rendu à la soirée de présentation de la programmation entre participant-es afin de découvrir les artistes, puis a rencontré Romane Dussez, chargée de projets culturels à la Grange depuis bientôt 2 ans.

Pour la 18e année, le Festival Fécule fera vibrer le campus par des propositions artistiques étudiantes diverses et éclectiques. «Les styles varient en fonction des envies des étudiant-es à chaque année», explique Romane Dussez, les spectacles mélangeant théâtre classique, improvisation, magie, cinéma, concerts et danse. Alors que ses débuts étaient plutôt modestes – «une ou deux journées ici à la Grange», nous explique Romane, le festival dure cette année 13 jours, réunit environ 300 étudiant-es et collaborateur-rices et s'est même exporté au bar Satellite et au Cabanon, une nouveauté pour cette édition. Certains participant-es viennent également d'universités francophones étrangères, signe de l'expansion que connaît le Festival



Fécule. Après un long processus d'appel à projets, de sélection et de programmation, 38 productions ont été retenues. «C'est vraiment une super opportunité pour les étudiant-es de pouvoir présenter leurs projets dans une salle de spectacle», affirme Romane.

Un éventail de productions

Du plateau de la Grange à la salle Nucleo et même parfois en passant par des scènes à ciel ouvert, c'est

donc le campus entier qui accueillera le festival. Pour les féru-es de théâtre, de nombreuses pièces sont au programme, avec parmi elles *La Compagnie des morts*, jouée par la troupe TALMA qui mettra en scène un spectacle tiré d'épithètes trouvées sur des sépultures romaines inconnues. Fécule propose également des représentations telles que *Mon fémur n'est pas un jouet* pour les fans d'improvisation, où les acteur-rices imagineront un conte macabre mêlant absurdité et monstruosité. Enfin, plusieurs expositions telles que *Carnets d'art*, visible durant les deux semaines du festival au Cabanon et exposant des carnets de croquis de différent-es artistes raviront les amateur-rices de dessin. De nombreux spectacles seront également suivis d'un bord de

plateau, où les spectateur-rices pourront profiter d'échanger avec les producteur-rices des événements dans une ambiance de partage et de détente. Comme tous les ans, chaque représentation est au prix de 5 francs, et le pass donnant accès à tout le programme du festival s'élève à seulement 15 francs. Pas d'excuse, donc, pour ne pas profiter de la 18e édition du festival Fécule, et mettre à l'honneur les productions artistiques des étudiant-es et collaborateur-rices de l'UNIL et de l'EPFL! •

Alice Côté-Gendreau
Marine Pellissier

La programmation et la billetterie sont accessibles sur grange-unil.ch

Un mail du Rectorat diffamatoire?

POLÉMIQUE • Le 3 avril, les étudiant-es de l'UNIL ont reçu un mail de la Direction faisant état d'un blessé lors d'une manifestation en soutien à la Palestine. Dénoncé comme diffamatoire, ce mail vient alimenter les controverses relatives à cette thématique, dont l'affaire Joseph Daher. Contacté par *L'auditoire*, le professeur réagit.

Au début du semestre de printemps, le professeur de l'UNIL Joseph Daher voyait son contrat non reconduit pour des raisons analysées par la presse comme liées à son soutien à l'occupation de Géopolis pour la Palestine en mai 2024. Dénoncée par le principal intéressé, le syndicat vaudois des services publics, le conseil de faculté des SSP, le Collectif pour la liberté académique, la démocratie et la solidarité (CLADS) et trois pétitions ayant réuni plus de 3400 signatures, cette décision de l'UNIL vit en ce moment une première étape de contestation juridique.

Un tribunal sur le coup

Le Tribunal de prud'hommes de l'Administration cantonale (TRIPAC) a en effet été saisi pour s'exprimer concernant les mesures provisionnelles envers le Prof. Joseph Daher. La première séance s'est tenue le 9 avril, la deuxième s'est tenue le 2 mai et dans 4 à 6 semaines après celle-ci, le Tribunal rendra son verdict. Si une décision sur le fond de l'affaire attendra encore, cette première

étape permettrait tout de même de réintégrer temporairement le spécialiste du Moyen-Orient au sein de l'Université. C'est seulement bien plus tard, d'une période allant d'un an à plus de deux ans, que nous saurons si l'UNIL a été coupable, aux yeux de la loi, d'un acharnement administratif pour des raisons politiques envers un de ses employé-es, comme tendent à le montrer les enquêtes effectuées par des journalistes de la RTS notamment. C'est dans ce contexte tendu autour de la question palestinienne que cette dernière est revenue sur le devant de la scène académique au milieu du semestre de printemps.

Incident lors d'une manifestation à Géopolis

Le 3 avril dernier, suite à un incident impliquant le chef de la sécurité de l'UNIL et les étudiant-es manifestant leur soutien à la Palestine et à Joseph Daher dans le hall de Géopolis, la Direction de l'UNIL envoyait un mail à l'ensemble de ses membres qualifiant l'événement d'«une violation grave de la Charte de l'UNIL et de [ses] directives

internes.» Suite à cette communication, Camp Unil Pal publiait un communiqué sur Instagram «dénonçant fermement la version des faits erronée et diffamatoire relayée à l'ensemble de la communauté universitaire», tout en exprimant leur regret quant à la blessure de l'agent de sécurité. Si les versions des faits ne concordent pas, le mail envoyé par la Direction ne fait pas l'unanimité au sein des membres de l'UNIL. Contacté par *L'auditoire*, Joseph Daher déclare «ne pas avoir été surpris» par le communiqué, affirmant qu'il s'agit «d'une énième tentative de la direction de l'UNIL d'essayer de décrire et présenter les étudiant-es investi-es sur la question de la Palestine comme des personnes dangereuses et provoquant une forme d'insécurité sur le campus.»

Un rapport ignoré?

En janvier dernier, le groupe de travail du Centre interdisciplinaire de recherche en éthique mandaté par l'UNIL recommandait comme mesures immédiates et provisionnelles de «solliciter une évaluation éthique des accords institutionnels [avec les



partenaires impliqués dans des violations graves des droits humains, ndr]). Il avisait également de «suspendre les accords en question» durant la durée de ce processus. Ces recommandations ont été jusqu'à maintenant ignorées par la Direction, ce qui soulève ainsi plusieurs questions quant au respect par l'UNIL des engagements faits auprès de sa communauté, ajoute Joseph Daher. •

Simon Zbinden, Marine Pellissier

Rencontre: FC Hardegger

FOOTBALL • Le FC Hardegger, fondé en octobre 2022, est un club de football «solidaire, antifasciste et autogéré» basé à Lausanne. Club et association, ses membres organisent également de nombreux événements militants. Rencontre avec l'une des co-fondatrice et membre du club.

Qu'est-ce que le FC Hardegger?

Le FC Hardegger a été fondé sous l'impulsion d'un ami passionné de football. Ayant pratiqué ce sport toute son enfance, il souhaitait reprendre mais également transmettre sa passion. Mais l'ambiance des clubs classiques ne lui convenait plus et n'était plus en adéquation avec ses valeurs personnelles. Il a ainsi eu l'idée de créer un club pour faire du football autrement.

L'idée de créer un club pour faire du football autrement

Un groupe de personnes motivées a démarré le projet avec lui, bientôt rejoint·es par d'autres. Du nom d'une militante suisse, anarchiste et syndicaliste, le FC Hardegger se revendique antifasciste, antisexiste et antiraciste. Il a pour but d'offrir un accès à ce sport aux personnes qui auraient plus de mal en club classique, et également de défendre des valeurs d'inclusion auprès du foot romand et de la société en général.

Comment s'organise le club?

Nous avons pour l'instant une équipe, composée d'une trentaine de personnes. Elle est mixte, et mélange tous les niveaux. En plus des tournois engagés tel que celui antiraciste organisé à Genève, et d'autres ponctuels, nous sommes inscrit·es en ligue romande.

On se fait parfois traiter de communistes dans les vestiaires, preuve que notre message est entendu

C'est une association sportive qui «a pour but d'encourager et de développer le football amateur et populaire dans le canton de Vaud, particulièrement dans la région lausannoise». Les équipes que l'on retrouve sont des entreprises ou d'autres groupes

informels. Le FC Hardegger est une des seules équipes mixtes du championnat. On se fait parfois traiter de communistes dans les vestiaires, preuve que notre message est en tout cas entendu.

Au sein du club, les valeurs prônées sont partagées par tous·tes

Nous nous finançons principalement grâce aux cotisations annuelles, avec un montant conseillé pouvant être adapté en fonction des moyens de chacun·e. La vente de maillots (conceptualisés par un joueur de l'équipe), a aussi permis de récolter la somme manquante. L'idée étant de financer le matériel et la saison à la ligue romande pour pouvoir ensuite verser tous les bénéfices de nos événements à des causes qui nous tiennent à cœur.

Comment partagez-vous ces valeurs au sein du club mais également à l'extérieur de celui-ci?

Au sein du club, les valeurs prônées sont partagées par tous·tes. L'organisation est horizontale, et nous fonctionnons par groupes de travail pour chaque tâche à accomplir et pour les projets à mettre sur pied, en fonction des intérêts et des aptitudes. Nous ouvrons l'entraînement le dernier dimanche du mois, pour les gens qui voudraient jouer de manière moins régulière et découvrir notre équipe. Cette dernière donne aussi l'occasion de mettre un pied dans le militantisme et de permettre à certaines personnes de se politiser dans un environnement peut-être moins intimidant. Mais au-delà de l'équipe, nous sommes une association et nous organisons de nombreux événements afin de porter nos valeurs auprès du public. À ce jour, le FC Hardegger a mis sur pied des projections, des conférences, un tournoi et a aussi pris part à plusieurs tournois caritatifs de Suisse romande. Afin de permettre à plus de personnes d'accéder au projet, il est possible de faire partie de



l'association et de participer lors des événements par exemple, sans pour autant jouer au foot.

Un mot de la fin?

Ça va sonner très bateau, mais depuis que je fais partie de cette équipe, je me rends compte à quel point ces initiatives sont importantes et réalisables! C'est un espace d'intenses efforts physiques où l'on use nos crampons, certes, mais aussi un lieu de rencontre, d'échange et de politisation.

Une manière d'agir à notre échelle, en développant en plus cardio et mollets!

C'est une manière d'agir à notre échelle, en développant en plus cardio et mollets! On espère à l'avenir pouvoir croiser sur la pelouse d'autres équipes semblables à la nôtre! •

Propos recueillis par Zoélie Gross

Chronique sportive

La F1

La Formule 1, catégorie reine du sport automobile où des voitures monoplaces s'opposent sur des circuits bitumés et fermés, a tout d'une série dramatique; seuls 20 pilotes ont l'opportunité de concourir dans ce milieu très sélectif et de lutter pour le championnat, répartis dans 10 écuries telles que Ferrari, Red Bull ou Mercedes. Alors que ces dernières se battent entre elles, les coéquipiers d'une même écurie sont parfois les plus grands rivaux, rendant la saison d'autant plus captivante. C'est ce qu'a bien compris Netflix, en créant depuis 7 ans une série-documentaire sur chaque saison mettant en valeur les pilotes, autrefois un peu laissés dans l'ombre. Rachetée en 2017 par le groupe américain *Liberty Media*, la F1 s'était en effet lancée dans la conquête d'une nouvelle audience, principalement jeune et féminine. La série *Drive to Survive* a ainsi contribué à faire exploser la cote de popularité de ce sport, pourtant pas si récent, mais dont les codes tombaient en désuétude. Coût énergétique énorme, valeurs virilistes, *Grid Girls*... Tant d'éléments remontant à 1950, année du premier championnat mondial des pilotes. Le groupe *Liberty Media* ne s'est toutefois pas limité à un partenariat avec Netflix: il a interdit dès 2018 les *Grid Girls*, ces femmes tenant les panneaux sur le circuit, a fait plafonner les budgets des écuries, a intégré les médias et les réseaux sociaux... Ayant conquis les jeunes par sa vitesse et ses poussées d'adrénaline, la Formule 1 est désormais un des événements sportifs les plus suivis. Ses 24 Grand Prix, organisés dans des villes différentes de mars à décembre, sont assistés par des centaines de milliers de spectateur·rices. Chacun·e analyse les performances des voitures, des pilotes, des pneus et des équipes mécaniques lors des passages au stand, examine la rapidité de la piste et les conditions météorologiques, critique les stratégies et les dépassements... Aujourd'hui, la F1 dépasse largement le cadre des Grand Prix. Cependant, même si l'adoption d'un nouveau carburant durable est prévue pour 2026, son coût énergétique et financier reste astronomique, entre construction de nouveaux circuits bitumés, crashes de voitures et déplacements aériens entre chaque course. À l'ère de la mobilité douce, la Formule 1 continue pourtant de séduire. •

Alice Côté-Gendreau

L'agriculture de demain

ALIMENTATION • À l'heure où le changement climatique affecte de plus en plus chaque aspect de nos vies, des chercheur·ses dressent le portrait d'un secteur qui peine à devenir durable. Entretien avec Anouchka Bagnoud, responsable de la thématique «Système alimentaire» au centre de compétence en durabilité, et Emilia Schmitt, coordinatrice de projet à Enterprise for Society (E4S).

L'agriculture suisse se retrouve souvent au centre de l'attention politique. Parfois critiquée pour ses émissions carbone ou son utilisation de pesticides, parfois encensée car elle respecterait les normes environnementales les plus strictes du monde, le secteur agricole est souvent isolé dans le débat public.

Le secteur agricole est souvent isolé dans le débat public

Et c'est là un premier écueil à surmonter. En effet, on ne peut pas parler d'agriculture sans parler du système alimentaire dans son ensemble. C'est ce qu'affirme d'entrée de jeu Anouchka Bagnoud, responsable de la thématique «Système alimentaire» au centre de compétence en durabilité et elle-même viticultrice: «Si on ne s'intéresse qu'à l'agriculture, on va manquer beaucoup d'éléments. On analyse donc tout le système en l'amont, avec les machines agricoles, l'industrie des semences ou encore des intrants [pesticides et engrais, ndlr], en aval avec les transformateur·rices, distributeur·rices et consommateur·rices, mais aussi toute la gestion des déchets qui vient ensuite». Il n'y aurait donc pas de sens à évaluer la durabilité de l'une de ces étapes sans les autres.

La durabilité dans l'agriculture

Au centre de compétence en durabilité, le système alimentaire vaudois est étudié dans le cadre de la théorie du donut. Cette dernière prend en compte à la fois les aspects environnementaux et sociaux de la durabilité. La bordure extérieure du donut est composée des neuf limites planétaires, et la bordure intérieure représente différents seuils sociaux, tels que les revenus, l'éducation, ou l'accès à la terre. Pour rappel, une limite planétaire est un seuil que l'on ne devrait pas dépasser si l'on veut conserver les conditions environnementales qui ont permis le développement de

l'humanité. Parmi les neuf limites planétaires identifiées, six ont déjà été franchies et une septième est sur le point de l'être au niveau mondial. Évaluer l'état de ces limites au niveau du système alimentaire local est donc l'une des missions que coordonne Emilia Schmitt dans le cadre du projet « Les vrais coûts de l'alimentation en Suisse ». Elle nous apprend qu'«en Suisse, l'agriculture n'atteint pas ses objectifs de respect des limites planétaires, notamment pour les bilans azote et les émissions de GES et d'ammoniac. Par exemple, les politiques publiques mises en place pour diminuer ces émissions dans le sol ces vingt dernières années ont pour l'instant échoué».

80% des terrains cultivés en Suisse servent à nourrir les bêtes

Mais pour la chercheuse, la durabilité de notre système alimentaire pourrait être compromise par un autre facteur encore: sa résilience. En effet, la capacité du système à surmonter les chocs, tels que les événements climatiques extrêmes ou les crises géopolitiques internationales, est difficile à évaluer.

Nos vaches sacrées

En Suisse, l'agriculture est historiquement orientée vers l'élevage. Loin de l'image d'Épinal des alpages, ce sont 80% des terrains cultivés en Suisse qui servent à nourrir les bêtes ainsi que produire la viande et les produits laitiers. La moitié des surfaces assolées pourrait directement nourrir les êtres humains, mais sont utilisées pour produire du fourrage. Les alpages, qui présentent de nombreux intérêts écologiques en plus d'être chers au cœur de nombreux compatriotes, ont pour leur part tendance à diminuer, car l'élevage de montagne qui les a créés et maintenus n'est souvent plus rentable. De plus l'automatisation de l'élevage le contraint à descendre en plaine afin de réduire les coûts d'exploitation.



Elle requiert d'importer de grandes quantités de fourrages, car tout comme pour l'alimentation humaine, la Suisse n'en produit pas assez pour tous les animaux de rente sur son territoire. Ainsi, on pourrait se dire qu'une diminution de l'exploitation animale et de la consommation des produits issus de l'élevage permettrait à la fois de réduire les émissions carbone du secteur tout en réduisant notre dépendance alimentaire à l'étranger.

«C'est tout le système qui doit se transformer vers un système local et durable.»

Mais pour atteindre les objectifs de durabilité dans l'agriculture suisse, Anouchka Bagnoud rappelle que «quand on parle de durabilité, il y a une inertie énorme causée par notre contexte économique, où on fait l'apologie de la croissance à tout prix. Le changement est d'autant plus dur dans l'agriculture, car les agriculteur·rices sont déjà dans une situation sociale difficile, donc le moindre changement de leur production a un impact immédiat et important sur leur vie et leurs finances».

Un système bloqué ?

Cette inertie du système alimentaire en Suisse se retrouve par exemple dans les filières de formation des métiers de l'agriculture, qui sont toujours majoritairement axées sur l'objectif de produire beaucoup sur de grandes exploitations spécialisées. Mais si ces objectifs de formation ne vont pas dans le sens de la durabilité, ils sont ceux attendus par les transformateur·rices qui vont acheter leurs productions aux futur·es agriculteur·rices. En effet, ces dernier·ères privilégient l'achat de grandes quantités auprès d'un minimum de producteur·rices. En conséquence, même si la formation encourageait un plus grand recours à des modèles alternatifs plus durables tels que l'agroécologie, la permaculture, ou si elle privilégiait simplement les polycultures, les agriculteur·rices peineraient à écouler leurs productions. Emilia Schmitt l'exprime très justement: «on ne peut pas demander aux agriculteur·rices de changer ce qu'ils·elles produisent: c'est tout le système qui doit se transformer vers un système local et durable.» •

Stand Up for Science: l'alerte rouge

MANIFESTATION • Face aux nouvelles coupes budgétaires annoncées par l'administration Trump touchant les domaines de l'éducation et de la recherche, la population se mobilise pour tenter de freiner ces baisses de financement.

Le 7 mars dernier, la journée *Stand Up for Science* a résonné comme un cri d'alerte mondial. Face à cette population révoltée, l'administration Trump poursuit sa guerre contre la science, avec une offensive frontale qui vise depuis le début de son nouveau mandat un grand nombre d'institutions liées à la recherche et l'éducation. Le président a toujours tenu un discours profondément populiste opposant ses partisans qui se considèrent comme un «peuple trahi» à



une «élite malveillante» composée, entre autres, d'universitaires et de scientifiques. Et bien que le monde ait toujours été témoin des différentes techniques que Trump utilise pour tenter de discréditer les chercheur-euses, ce sont aujourd'hui des mesures bien plus concrètes qui causent un désarroi d'ampleur mondiale.

Censure et coupes budgétaires de masse

La première attaque du nouveau président se base avant tout sur le langage. L'administration fédérale a modifié ses directives de communication interne, bannissant des termes comme «égalité», «diversité» ou encore «pollution» dans ses publications scientifiques. Une censure inédite qui met à mal la notion de démocratie dans la recherche.

Depuis peu, Trump a également ajouté à ces quelques remaniements lexicaux une arme redoutable: celle de la coupe budgétaire de masse. En effet, l'Agence de protection de l'environnement a par exemple vu son budget chuter de 65% depuis le début du mandat du nouveau président. Les financements couvrant les frais de fonctionnement des laboratoires universitaires sont quant à eux passés de 40 à 15%. À ces restrictions budgétaires s'ajoutent des milliers de licenciements dans toutes les grandes institutions scientifiques américaines. 1'300 départs dans l'Administration Nationale des Océans et de l'Atmosphère, 750 au Centre de Prévention et de Lutte contre les Maladies, et jusqu'à 2'200 à l'Université Johns Hopkins. La NASA a quant à elle dû fermer trois de ses départements, et estime qu'il sera bientôt nécessaire d'en fermer

davantage. Face à ce licenciement de masse, le marché de l'emploi se sature à une vitesse sans précédent, et les chercheur-euses peinent à trouver des alternatives sans envisager de quitter le pays. De plus, de lourdes menaces apparaissent: une paralysie de la recherche au niveau mondial, des échanges internationaux réduits par des restrictions de communication, et une impossibilité pour les agences fédérales de recherche d'accomplir correctement leur mission. Un gigantesque but contre son propre camp pour Trump donc, mais avec quelles conséquences pour notre futur à tous-tes? •

Andréa Feal

Collision à 15 milliards

PHYSIQUE • L'accélérateur de particules le plus puissant au monde a été construit en 2008 au CERN, à Genève. D'ici 2045, le centre prévoit de bâtir une machine trois fois plus grande. Une avancée scientifique majeure... mais pas exempte de controverses.

Le CERN, Centre Européen pour la Recherche Nucléaire, prépare un projet pharaonique: le Future Circular Collider (FCC), un nouvel accélérateur de particules encore plus ambitieux que son prédécesseur, le LHC (Large Hadron Collider). Ce dernier, entré en service en 2008, a marqué l'histoire en confirmant l'existence du boson de Higgs en 2012. Le FCC, lui, vise encore plus haut. Il cherche à percer les mystères de la matière noire, de l'antimatière ou encore de la masse du neutrino. Avec le nouvel accélérateur, les scientifiques veulent comprendre davantage l'univers et notre planète, ses débuts et ses énigmes. Se trouvant à 200 mètres sous terre entre la Suisse et la France, le FCC atteindrait 91 kilomètres de circonférence, contre 27 pour le LHC. Il deviendrait ainsi le plus grand instrument scientifique jamais construit. Son énergie de collision dépasserait largement celle du LHC, permettant de recréer les conditions physiques de l'univers juste après l'explosion du Big Bang. Le projet, bien qu'il puisse être

utile à l'avancée de la science, a un coût colossal estimé à environ 15 milliards de francs suisses.

Un projet ambitieux, mais inquiétant

Malgré l'utilité du projet en termes scientifiques, celui-ci soulève néanmoins de nombreuses inquiétudes. Des collectifs écologistes, comme CO-CERNés Suisse, alertent sur l'impact environnemental de ce dernier.

Des recours au Tribunal fédéral ont été lancés

En effet, l'équivalent du volume de trois pyramides de Khéops de gravats serait extrait du sol, une entreprise induisant un trafic massif de camions et nécessitant énormément d'énergie. Le chantier affecterait aussi des terres agricoles et des zones naturelles protégées, notamment à Genève. La consommation



d'électricité du FCC, équivalente à celle d'une ville de 700 000 habitant-es ne manque pas de choquer dans un contexte d'urgence climatique. En effet, la consommation énergétique du FCC est estimée à 1,4 TWh/an pour sa première phase, avec des projections pouvant atteindre 4 TWh/an pour les phases ultérieures, soit l'équivalent de la consommation annuelle du canton de Genève. Un autre point de tension est relatif au manque de transparence et à l'absence de participation citoyenne. En Suisse, les habitant-es n'auront pas vraiment leur mot à dire, puisque le projet est piloté au niveau international. Des recours au Tribunal fédéral et des motions parlementaires ont été lancés,

mais peu de leviers semblent exister pour freiner l'avancée du FCC. Toutefois, bien que le projet soit piloté au niveau international, des procédures de consultation publique sont en cours en Suisse, offrant aux citoyen-nés l'occasion d'exprimer leurs préoccupations à ce sujet. Face aux critiques, le CERN défend sa mission. Fabiola Gianotti, sa directrice générale, rappelle notamment que des technologies moins énergivores sont en développement. Elle insiste sur l'impact positif de la recherche fondamentale, puisque le web, l'imagerie médicale ou encore les capteurs spatiaux sont autant d'innovations issues de ces travaux. Les États membres du CERN doivent voter d'ici 2027 pour valider ou non la construction du FCC. Mais si certains pays, comme l'Allemagne, décident de ne pas financer le projet, son avenir pourrait être compromis. •

Jéssica Sousa

Mawtini, animer la mémoire

CINÉMA • Première à avoir réalisé un anime suisse, Tabarak Allah Abbas raconte, à travers *Mawtini*, le combat migratoire de ses parents ayant fui l'Irak dans les années 1990. Son film est un récit mêlant mémoire, esthétique japonaise et imaginaire technologique. Un univers qui a suscité la curiosité de *L'auditoire*.

En quelques mots, comment te présenterais-tu?

Moi c'est Tabarak, je suis suisse d'origine irakienne et j'ai 27 ans. J'ai commencé relativement tard à faire de l'art: c'est à 22 ans, en entrant à la HEAD en cinéma, que j'ai découvert ma passion pour la direction et la réalisation. En arrivant dans ce milieu, je me suis vite rendu compte que je ne partageais pas les mêmes références que mes camarades. J'ai grandi avec mes propres références: des films hyper *mainstream* et surtout des anime japonais. À cause de cela, j'ai reçu pas mal de critiques mais j'ai toujours assumé mes goûts.

Tu es la première à avoir réalisé un anime suisse. Quelles ont été tes inspis anime?

Après de longues recherches, officiellement, c'est effectivement le premier anime suisse. Même Heidi a été fait dans des studios japonais. Mes inspirations étaient nombreuses mais les principales ont été les suivantes: *Full metal alchemist brotherhood* avec l'univers hyper robotique, *Bleach*, *One piece*, *L'attaque des titans* pour les combats. Les décors du film sont inspirés de la vraie vie.

Je voulais faire ressortir de ces thèmes lourds et tristes, un sentiment positif

Comment est née l'idée de *Mawtini*?

Dès mon arrivée à la HEAD, j'ai su que je voulais que mon projet de diplôme soit un film d'animation sur l'histoire de mes parents. J'ai commencé à en parler avec elles-eux mais ils-elles étaient d'abord très réticent-es. J'ai fini par réussir à les convaincre en disant que c'était un film métaphorique et avant tout un hommage. Je voulais faire ressortir de ces thèmes lourds et tristes, un sentiment positif. C'était pour moi également l'opportunité de prouver qu'avec mes références, je pouvais créer quelque chose.

L'exil est toujours un drame et il est souvent marqué par le silence. Comment cette histoire t'a-t-elle été transmise?

Certaines anecdotes sortaient de manière assez spontanée, au repas de famille. À certains moments, c'était trop douloureux, alors cela sortait sous forme de blague. Je pense que c'était un mécanisme de défense. C'est dans cette même logique que je voulais réaliser un film avec un message positif. Je crois que je ne réalise toujours pas ce que mes parents ont vécu. Ma mère est partie à 27 ans, seule, avec un bébé de 4 mois, pour

Pourquoi avoir choisi des robots tueurs comme métaphore? Qu'incarnent-ils pour toi?

Je voulais représenter des militaires colons, en d'autres mots: les soldats américains. Dans le film, ils sont les seuls à parler en anglais avec un fort accent américain alors que tout le monde parle l'arabe. Je voulais même mettre le drapeau des États-Unis mais on m'a conseillé de ne pas rentrer dans des combats politiques. Alors que les Irakiens sont des cyborgs à moitié humains, les robots sont des machines à tuer, sans aucune humanité et sans émotion. Je voulais inverser les rôles et mettre fin à l'apologie

c'est aussi le titre d'un poème palestinien écrit dans les années 40. Il a été repris par tout le Moyen-Orient dans les chants de révolte des années 60. Après la chute du pouvoir de Saddam Hussein, en 2003, l'Irak a repris le poème comme hymne national.

Ton film a reçu plusieurs prix et beaucoup d'éloges. Comment vis-tu ce succès?

Je n'ai rien compris à ma *life*. On a gagné le prix de Visions du réel, je ne réalise pas, c'est incroyable. Le film a été sélectionné au Brésil et a gagné le prix. On a aussi reçu un prix à Varsovie, ce qui a rendu le film éligible aux Oscars 2026, c'est fou!

Comment tes parents ont-ils réagi en découvrant le film?

Ils étaient heureux et fiers. C'est à travers leur fierté que le film est à mes yeux un succès.

C'est à travers la fierté de mes parents que le film est un succès



rejoindre un autre continent. Mon père, lui, espérait encore que la guerre ne commencerait pas, il est donc resté. Deux mois plus tard, les aéroports ont fermé, il a alors dû prendre un bus jusqu'en Jordanie pour pouvoir les rejoindre. J'ai une immense fascination pour mes parents, qui ont tout quitté pour tout reconstruire.

Quel est le pouvoir de l'animation et des animes?

L'animation te permet une réalisation infinie, c'est magique, tout ce que tu veux faire, tu peux le faire. J'ai choisi le style anime car je voulais toucher un public beaucoup plus jeune. Les animes font partie de la pop culture, j'ai voulu prendre ces cartes pour parler de la colonisation de l'Irak par les États-Unis.

des soldats américains, trop souvent vus comme les sauveurs du monde et de la démocratie. Il est vrai que la politique de Saddam a fait beaucoup de dégâts, mais ce que les Américain-es ont amené, c'était pire.

Il fallait inverser les rôles et mettre fin à l'apologie des soldats américains

Qu'est-ce que le titre *Mawtini* évoque chez toi?

Mawtini signifie «ma patrie». L'Irak, c'est ma patrie, même si avant le film je n'y étais jamais allée. Je pense que pour toute la diaspora irakienne ce «ma» te donne la possession. *Mawtini*

Je pense que mes parents se sont rendu compte que c'était une lettre d'hommage. C'était important pour moi de mettre la voix de ma mère à la fin pour montrer que c'était fictionnel, mais basé sur une histoire vraie.

Qu'est-ce qui t'attend après *Mawtini*?

Je suis en train de réaliser mon premier long métrage avec ma boîte de production. J'ai un projet de série documentaire sur l'émergence des sports de combats en Europe et je vais tourner à Tunis pour un projet avec la Biennale. Je remercie Dieu tous les jours de ne pas avoir la page blanche, c'est cette hyperactivité qui me permet de tenir le cap. •

Propos recueillis par Sarah Pfitzmann

Instagram de l'artiste: @tabusedubail

Banksy à Beaulieu

EXPOSITION • Du 7 mars au 29 juin, Beaulieu accueille «The Mystery of Banksy», une exposition sur Banksy, l'artiste de rue le plus célèbre et le plus mystérieux au monde. N'étant ni autorisées ni organisées par l'artiste, ce type d'expositions soulève des questions.

Étant un artiste de rue anonyme, nous ne connaissons ni son identité, ni son origine. Ce que nous savons, en revanche, c'est qu'il est connu pour ses pochettes tout aussi créatives que revendicatrices. Il aborde plusieurs thèmes allant de la surveillance de l'État à la critique des conflits armés. Sa renommée est aussi caractérisée par les endroits choisis pour afficher son art, qui sont toujours stratégiquement placés pour avoir le plus d'impact possible. Les œuvres affichées à Beaulieu sont des répliques de ses différents pochoirs peints à travers le monde. L'exposition n'a pas été autorisée par l'artiste, ce qui peut nous questionner sur l'objectif même de cette dernière. L'entrée étant payante, il est raisonnable de se demander si nous devons nous y rendre ou non.



Banksy à portée de main

En effet, c'est une des rares occasions d'admirer dans son ensemble les œuvres d'art de Banksy, qui sont éphémères, puisqu'elles sont réalisées dans la voie publique. Néanmoins, l'art de rue se veut justement temporaire, c'est

ce qui fait en partie son charme. Cet art appartient à nous tous, mais aussi aux aléas de la nature. Les pochoirs peuvent, dans certains cas, être détériorés, arrachés, voire volés. De ce fait, se rendre à une exposition de Banksy, même si elle n'est pas autorisée par l'artiste, permet en quelques sortes de démocratiser son art en le rendant accessible au grand public. Nous pouvons l'observer et le commenter en famille, ou entre ami.es, ce qui n'est pas possible sans une exposition dans un musée, puisque ses œuvres sont éparpillées à travers le globe.

De la rue à la commercialisation

Nous pouvons nous demander si l'artiste de *street art* se réjouit ou non de ces expositions, qui corroborent le principe même de l'art de rue. Cet art n'est

pas fait pour récolter de l'argent, mais bien pour critiquer le système et ainsi envoyer un message qui marque les esprits.

L'absence d'approbation de Banksy laisse à réfléchir

Si vous êtes contre l'exposition du *street art* en musée mais que vous voulez quand même voir les œuvres de Banksy, sachez qu'il existe parfois des expositions autorisées et organisées par l'artiste, de quoi s'y rendre l'esprit tranquille. •

Jéssica Sousa

SHOKI, une sexualisation inversée

MUSIQUE • Programmée pour l'édition 2025 du festival Balélec, l'artiste allemande SHOKI ne lésine pas sur la crudité de son expression. Entre sexualité libérée des tabous, sexualisation inversée des hommes et port d'un masque BDSM, tout semble permis, même le doute....

Issue de la scène techno berlinoise, SHOKI multiplie les ressources visuelles, linguistiques et sonores au sein de son esthétique musicale. Depuis qu'elle a rejoint le collectif TIEFBASSKOMMANDO en 2020, la rappeuse allemande dérouté ses fans par l'utilisation d'un langage vulgaire à outrance.

Une sexualisation inversée

Véritable marque de fabrique, l'esthétique de l'invective se combine avec la posture dominatrice qu'adopte l'artiste, qui se désigne comme une «Mama Teufel» ou encore comme Lilith, la «démone de la luxure», assumant sur les hommes un ascendant sans merci pour leurs sentiments. Si les sons de SHOKI provoquent chez certain-es le rejet, c'est parce qu'ils réécrivent les règles du jeu. Les paroles sexualisantes, longtemps réservées au rap masculin, sont renversées et visent désormais les hommes, dans une dynamique de vulgarité réactive. Cette réponse à la

misogynie inhérente au rap des artistes masculins n'est certes pas nouvelle, mais semble trouver chez SHOKI un certain paroxysme. Dans *Schwachkopf*, *Shoki* ou encore *Lilith*, la sexualisation porte à la fois sur le corps féminin, qui s'affirme dans une indépendance quasi autocratique, et le corps masculin, objet d'humiliation et de dérision. En sexualisant les hommes, SHOKI renvoie un reflet inconfortable de la sexualisation des femmes, qui acquiert un sens nouveau et contrasté qu'elle n'avait pas auparavant.

Botox, Botox...

Loin d'une obscénité sans fond qui chercherait à choquer gratuitement, les textes de SHOKI proposent souvent un contrepoint comique dans leurs nombreuses *punchlines*. Ces phrases-choc illustrent les tensions dans les rapports homme – femme, mais surtout la possibilité de les renverser en les ironisant. Cette dimension plus ironique prend son plein essor dans *BOTOX*. Mettant en

scène des paroles adressées par une patiente à son chirurgien plastique, «Herr Doktor Skalpell», cette chanson cumule les ressources expressives. Doublé d'un clip vidéo, *BOTOX* montre le chirurgien une seringue géante à la main, au regard dérangé, et qui se balade en forme miniaturisée sur le corps de SHOKI. Le texte grossit les mots, compare le corps de la femme à la minceur du ver de terre et ironise la pratique de la chirurgie esthétique par des paralogismes censés légitimer son recours. Au premier abord, l'ironie semble univoque. Toutefois, en y regardant de plus près, l'analogie que la chanteuse établit entre chirurgie esthétique et sexualité, en jouant sur le double sens des mots comme l'injection de la seringue, renverse les attentes de ses fans. Si la chirurgie esthétique est ironisée, peut-on accepter qu'une pratique effrénée de la sexualité le soit aussi, surtout chez une chanteuse qui semble constamment en faire l'éloge? La demande sexuelle, si normalisée dans



toutes ses autres chansons, se retrouve ici contrebalancée par une image de soi plus vulnérable. Formulant à son médecin le désir de redevenir vierge grâce à la chirurgie, SHOKI déstabilise son auditeur-riche quant au sens de *BOTOX*. Quoi qu'il en soit, laissons aux festivalier-ères le plaisir d'en juger le 9 mai! •

Joan Schoch

Sur les pas de Chaplin

MUSÉE • À Corsier-sur-Vevey, des milliers de visiteur-euses découvrent chaque année *ChaplinsWorld* un musée où l'histoire rencontre la modernité. Né le 16 avril 1889, Charlie Chaplin a dernièrement fêté son 136^e anniversaire.

Le musée *ChaplinsWorld* explore l'univers intime de ce dernier, présenté avec son caractère, ses idées et ses convictions. En famille ou entre ami-es, il est temps d'aller visiter le musée, qui est particulièrement attrayant à cette saison. En effet, dans le jardin, les cerisiers japonais sont en pleine floraison et la grande maison où le maître du cinéma muet a vécu pendant plus de 25 ans, offre une magnifique vue sur les Alpes suisses. Aujourd'hui prisé par les touristes et les habitant-es de la région, le musée *ChaplinsWorld* est devenu un lieu incontournable à visiter.

Récompense d'une longue patience

Selon Olivia Baliguet, responsable Communication et Relations Extérieures, il a fallu attendre plus de 10 ans avant que le musée ouvre ses portes au public. Le résultat a dépassé toutes les attentes: le musée est devenu l'une des destinations culturelles les plus populaires de Suisse romande. L'équipe du musée a réussi à conjuguer le passé et le présent, l'histoire et la modernité, l'intimité et l'interactivité. Le grand maître du cinéma y est présenté tel qu'il était: un homme aimable, sympathique et amusant. Mais aussi un ardent défenseur de la paix, un maître subtil de la satire, prompt à dénoncer les travers de la société. L'acteur n'a, en effet, jamais caché ses opinions. C'est en partie pour ses convictions que Chaplin a été privé de la possibilité de vivre et de travailler aux États-Unis.

Défenseur de la paix, maître de la satire, qui dénonçait les travers de la société

Le maestro a choisi de s'installer en Suisse et il ne l'a pas regretté. Dans la luxueuse villa de Corsier-sur-Vevey vous entrerez en contact direct avec l'œuvre de Chaplin, vous pourrez voir non seulement des extraits de ses films, mais aussi les charmants personnages des films, représentés par des statues de cire. Ces dernières sont

d'une telle qualité que vous oublierez qu'il s'agit de personnages en cire et vous vous sentirez probablement sur un plateau de tournage, dans un cirque ou dans les rues du vieux Londres.

Le secret du succès

Olivia Baliguet estime qu'à chaque visite, on découvre quelque chose de



nouveau grâce à l'aspect immersif de ce lieu. Le fait que l'on puisse à l'intérieur du décor, toucher les objets et prendre des photos, plutôt que de simplement observer les œuvres comme dans un musée classique, apporte une grande richesse à l'exposition. Chaque jour, deux personnes s'occupent de tout remettre en ordre: les cheveux et les vêtements des statues, la propreté. Le lieu est ouvert tous les jours à l'exception de deux semaines en janvier. Pendant ce temps, on nettoie tout, on refait la peinture, on répare les statues et on change les habits si besoin. Sur le territoire du musée, vous pourrez voir une chatte, Charlotte, qui vit dans une maison voisine. Cette dernière vient souvent au musée afin de rencontrer les visiteur-euses à l'entrée. Le personnel du musée la considère comme une mascotte. Une drôle de coïncidence avec Chaplin, qui aimait beaucoup les chats. Peut-être que ce sont ce genre de détails qui font le succès du musée? Bien que l'œuvre du maître du cinéma muet appartient désormais à l'histoire, *ChaplinsWorld* séduit toujours les visiteur-euses de tous âges. •

Liana Grybanova, Galina Storozhenko

Au fil des œuvres Dangers masculinistes

SÉRIE • La mini-série *Adolescence*, sortie le 13 mars, a connu un succès retentissant. Elle s'est imposée au cœur des débats autour du masculinisme en exposant les dangers de l'influence des réseaux sociaux sur les jeunes hommes.

Depuis toujours, l'art s'est vu attribuer la tâche de représenter les réalités dans lesquelles nous évoluons. La masculinité n'en a pas été exemptée et a donné lieu à de nombreuses œuvres variées, allant de l'apologie à la critique. Du *David* de Michel-Ange à la saga *Rocky*, en passant plus récemment par la série choc *Adolescence*, la masculinité a été représentée de multiples façons. Avec des plans-séquences exécutés à la perfection, un jeu millimétré et une chorégraphie caméra d'une précision impeccable, la mini-série *Adolescence* retrace l'histoire de Jamie, un jeune garçon anglais de treize ans accusé d'avoir brutalement assassiné une camarade de classe. En quatre épisodes rythmés, Philip Barantin nous immerge dans les différentes étapes judiciaires de l'enquête. Il nous plonge également au sein de la famille du jeune homme, qui tente tant bien que mal de se reconstruire et de comprendre comment leur fils a pu commettre un tel acte.

La banalité du mal

Le personnage de Jamie incarne une idée particulièrement pertinente; il est la figure parfaite du «gamin comme tout le monde», avec une famille d'apparence plutôt normale, stable et non violente. Le choix de le présenter ainsi est important, car cela visibilise l'idée que les hommes violents ne sont pas toujours des inconnus monstrueux tapis dans l'ombre; au contraire, ils sont souvent proches de leurs futures victimes, gravitant dans leur cercle plus ou moins proche. Un autre aspect

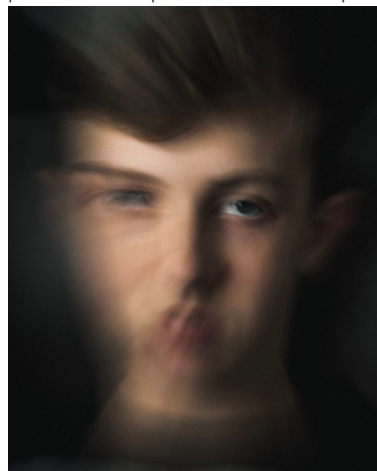
central développé dans la série est celui de la culpabilité. Bien que le doute sur la responsabilité de Jamie soit rapidement dissipé, il passera la quasi-entière de la série à nier en bloc et en boucle les faits qu'il a commis, en répétant «je n'ai rien fait de mal». Le jeu d'Owen Cooper et son interprétation du rôle de Jamie nous mènent à penser qu'il en semble convaincu; selon lui, ce n'est pas qu'il n'a «rien fait», mais bien qu'il n'a rien fait «de mal».

Grandir à l'ère masculiniste

Cette mini-série met en lumière un autre mécanisme, trop souvent laissé dans l'ombre, qui a contribué à la mort tragique de Katie: le développement d'idéologies masculinistes de la part de Jamie. Ce n'est plus un secret, le mouvement masculiniste en pleine expansion cible des jeunes garçons insécures, en quête de repères, et les séduit avec ses théories. Dans la série, l'accent est mis sur l'utilisation des réseaux sociaux par Jamie et ses camarades.

L'idée que les hommes violents ne sont pas toujours des inconnus monstrueux

Ces derniers jouent un rôle prépondérant en servant d'appât pour les jeunes hommes en quête de sens, les orientant vers des dérives masculinistes. On nous montre, plus précisément, qu'un non-contrôle par les parents des usages d'internet peut être très dangereux et que l'entière des adultes de la série sont désorienté-es face au langage et aux références utilisées par ces jeunes adolescent-es. *Adolescence* est donc puissante aussi bien dans sa réalisation cinématographique que dans le message qu'elle véhicule. Pionnière dans la représentation d'un tel récit, elle ouvre la voie à de potentielles prises de conscience. •



Zoélie Gross

Boston l'Insoumise!

RENCONTRE • Eva, une jeune Suisse-américaine, a déménagé à Boston peu avant l'élection de Trump. Dans cette ville marquée par les tensions politiques, l'art et les rencontres sont devenus des actes de résistance. L'auditoire a traversé virtuellement l'océan pour écouter son témoignage.

Eva, pourquoi avoir choisi Boston?

Je venais de finir mon Bachelor à Amsterdam en Média, film et culture. Avant ça, j'ai toujours vécu en Suisse mais je suis originaire du sud des États-Unis. J'ai toujours eu une connexion ambivalente avec les USA. Il se trouve que la personne dont je suis tombée amoureuse vit à Boston. C'était donc l'occasion d'essayer d'y trouver un «chez moi».

Quel est ton lien à la création?

Ce qui me passionne avant tout, c'est la création visuelle: films, photographie, arts visuels. Un thème central dans mes créations est celui du sentiment d'être chez soi, en particulier la manière dont on percevait le foyer lorsqu'on était enfant. C'est un sentiment que j'essaie constamment d'attraper. Je suis aussi très attirée par l'univers du rêve, avec son étrangeté, ce monde parallèle qui semble à la fois familier mais légèrement décalé.

Tu travailles dans un café culturel. Qu'est-ce que vous organisez?

Nous avons un grand espace et chaque semaine, on fait quelque chose de différent.

C'est ici que la culture de la résistance est créée et c'est ça que je veux vivre

On fait souvent des soirées films, des *openmics* et on invite beaucoup de musicien·nes. Il y a aussi les journées bricolage où chaque personne avance sur ses œuvres, en discutant. Nous mettons beaucoup de livres à disposition, notamment les livres censurés par Trump, qui s'intéressent donc aux questions de genre, de race et de sexualité.

Quel public fréquente le café?

Notre café est un carrefour où tous âges et personnalités peuvent se rencontrer. La majorité ce sont quand même des gens engagés, intéressés par le monde de la culture et qui ne voulaient pas que Trump soit

président. Beaucoup de personnes sans domicile fixe fréquentent le café. Par exemple, il y a une femme SDF incroyable, qui vient souvent pour écrire son propre journal sur les violences faites aux femmes.

C'était comment au café le jour des élections?

Le jour des élections, c'était très bizarre, mais assez incroyable, car on a vu un grand rassemblement. Les gens ont voulu se retrouver à cet endroit pour trouver du soutien.



C'était le début d'un effondrement, mais il y avait tout de même de l'espoir.

Comment perçois-tu l'atmosphère à Boston?

Boston est la capitale académique, l'état du Massachusetts est un état sanctuaire, c'est donc une ville très démocrate. Pour autant, nous vivons dans la méfiance quotidienne. Les gens sont par exemple, à présent, plus libres d'exprimer des propos racistes. En entrant dans une foule, le danger est grand. Même si cela fait peur, il n'y a pas d'autre solution que de se rassembler. Je perçois énormément de solidarité entre les gens.

Pourquoi l'art est une menace pour les milieux conservateurs?

L'art, dans un modèle capitaliste, c'est le «bas» qui se manifeste, donc tout ce qu'ils détestent. C'est un acte

de résistance, l'art a le pouvoir de tuer l'idéal américain. Ce que les conservateur·ices essaient de faire, c'est limiter l'accès à la réflexion sur ce qui est en train de se passer. Ils-elles veulent ôter les voix. L'art doit faire vivre l'espoir. Continuer à croire en une vie meilleure c'est essentiel.

Ils et elles veulent ôter les voix. L'art doit faire vivre l'espoir

Je vois la création comme de l'eau, elle bouge, prend de la place, sous différentes formes et on a besoin d'elle pour vivre.

Est-ce que tu ressens une solidarité artistique et sociale?

Chaque jour, il y a de nouveaux endroits qui proposent des activités pour que les gens se rassemblent gratuitement. Même les endroits les plus petits deviennent très grands émotionnellement. Dans un monde où ils-elles veulent que l'on se méfie les un·es des autres, il faut s'entraider.

As-tu de l'espoir pour l'avenir?

Il est difficile d'avoir de l'espoir car c'est la première chose que le gouvernement attaque. J'ai fait le choix de venir ici et j'ai le privilège d'avoir la possibilité de partir. Dans ma famille, je suis la première génération après 400 ans à ne pas avoir grandi aux États-Unis. C'est très paradoxal mais je ne me suis jamais autant sentie chez moi qu'ici. Ce sentiment me donne de l'espoir. De plus, dans le désespoir, on se sent spécialement compris·e par notre entourage. Il est beau de voir les petits cosmos de résistance sociale et artistique dans un environnement devenu désastreux. Après tout, c'est ici que la culture de la résistance est en train d'être créée et c'est ça que je veux vivre. •

Propos recueillis par Sarah Pfizmann

Chronique Culture Shot

RDV culture

Les recommandations cinéma, musées, arts et littérature pour passer un super été.

Yoga, Emmanuel Carrère

Roman d'autofiction dans lequel l'auteur raconte, avec une poésie brute, sa plongée dans la dépression mélancolique. Tu seras embarqué·e dans un récit intime et troublant, où la littérature devient un espace de douleur, mais aussi de lumière.

Festival de bande dessinée Lausanne (BDFIL)

Du 5 au 18 mai a lieu la 19ème édition de BDFIL, qui invite cette année pour hôte d'honneur Guillaume Long. Dans tout Lausanne, le festival accueille plus de 85 rencontres, visites et performances.

Zazie dans le métro, The Claufields

Pendant le festival Fécule, la troupe étudiante lausannoise The Claufields propose de revisiter le classique *Zazie dans le métro*, écrit en 1959 par Raymond Queneau. Cette pièce de théâtre ouvrira nos horizons philo, queer et littéraires en nous stimulant et surement en nous perturbant un peu. Rendez-vous le 22 mai à la Grange!

Toute ma vie, Matias Carlier

Noah est un jeune Lausannois à la vie mouvementée. Mais lorsqu'il enfourche son vélo, tout reprend son sens. Suivant le jeune homme de ses 14 à 16 ans, *Toute ma vie* est un documentaire puissant sur la quête d'identité et l'adolescence.

Festival International du Film Alpin des Diablerets (FIFAD)

Du 2 au 9 août 2025 aux Diablerets, en alliant art, sport et plein air, ce festival emblématique présente des films sur l'aventure humaine en montagne.

Shōgun (2024)

Si tu as aimé *Game of Thrones*, tu vas aimer cette série sur le Japon féodal, où les alliances sont aussi tranchantes que les sabres, et où les intrigues politiques se mêlent à des traditions anciennes. •

Le comité de L'auditoire

L'audi'scope

Chien méchant
méchant



Tu veux savoir ce que la vie te réserve de juin à septembre? Alors jette un coup d'œil à l'horoscope réalisé par le service voyance de *L'auditoire*!

♈ Bélier

Cet été, les béliers, il faut se calmer. Nous lisons pour toi une grande révélation, alors détends-toi et va gambader dans les champs. Côté argent, fais attention à ne pas te faire arnaquer, mais si ça t'arrive, pas de soucis l'oseille ne fait pas tout dans la vie. Tes amitiés sont tes repères, alors fais attention à ne pas heurter tes pairs. Côté amour, oublie les crises de nerfs, la vie est belle quand tu n'es pas en colère. Libère la lumière qui sommeille en toi.

♉ Taureau

Mets ton ego de côté et détache-toi de l'image que tu renvois. Profite de ton été comme si personne ne te regardait. Pendant tes examens, ne mise pas tout sur le talent et mets-toi au boulot! Cet été, l'amour te sourira, et tes ami-es seront là pour toi (c'est beau ça!)

♊ Gémeaux

Finis les double jeux, place à un été tout en feu. Apprends à laisser partir celles·ceux qui ne te font plus sourire. Prends tes initiatives à deux mains si tu ne veux pas voir ton·ta crush partir avec un·e Birkenstock *boy-girl*. Comme à ton habitude, tu es toujours dans la *cool attitude*, attention à ne pas passer pour un·e guignol·e donc garde les pieds au sol.

♋ Cancer

Cet été c'est l'occasion de sortir de ton cocon! Laisse ton ex de côté et *enjoy* ton été. Finie la période morose, va t'acheter tes propres roses (big up Miley). Côté amitié, laisse couler, pas tout le monde peut être sauvé. Prends du recul, en buvant un Moscow mule. Après de longues années d'attente, la chance sortira de sa tente, stop au camping place au *glamping*.

♌ Lion

On sait que tu es déterminé·e mais apprends à te poser, prends ton linge et va bronzer. Tu renoueras avec une personne du passé, pour avancer, apprends à pardonner les gens qui t'ont blessé. La casquette couple tu ne porteras pas, mais grand·e tu en ressortiras. Pour un max de s*x·e, oublie le *god complex*, c'est ce qui a fait fuir ton ex.

♍ Vierge

La conjonction Lune-Mars te prédit un été riche en succès académique. Cependant, ne te repose pas sur tes lauriers, et rappelle-toi que seules les sessions révisions – entrecoupées de pauses bière avec les copain·ines – te permettront de survivre à tes examens! Côté amour, il y a de l'eau dans le gaz, mais rien que les réjouissances estivales ne peuvent réparer. En amitié, Jupiter te prédit une nouvelle rencontre courant juillet – lors d'un festival, peut-être?

♎ Balance

Tu n'es pas obligé·e de plaire, cet été, fais ce que tu as envie de faire. Côté projets, il faut savoir se jeter dans la gueule du loup, tu es capable de tout. Finis les compromis, place au porn star martini. Ton/ta crush de l'uni sortira de tes rêves endormis pour arriver dans tes bras (ou tes draps). Ne crains pas la foule, tu y trouveras un·e ami·e cool.

♏ Scorpion

Cet été pour toi, tout roule, tout va rentrer dans le moule. Apprends à te ressourcer et à doser en intensité. Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer ton *sex appeal* qui touche les cœurs en plein dans le mile. Même l'ambiance *caliente* de l'été ne saura pas ébranler ta loyauté. Tout le monde sait que tu chéries ta solitude mais chéri·e, la vie est plus belle quand tu réponds aux messages de tes ami-es. Niveau argent, arrête de faire le rat, ton entourage te remerciera.

♐ Sagittaire

L'été n'est pas obligé de rimer avec infidélité, tu sais aussi te montrer très attentionné·e. Fais les bons choix pour ne pas finir dans l'embarras. Sac au dos, tu partiras à l'aventure loin des examens et des cours, objectif: fêter sans finir dépouillé·e et si possible bien accompagné·e. En amitié, évite de ghoster, les gens aiment que tu les fasses rigoler.

♑ Capricorne

Pour toi, été rime avec lâcher-prise. Profite de ces mois de vacances bien mérités pour mettre tes projets sur pause et faire la fête! En amour, détend-toi, ça va bien se passer, pas besoin de toujours tout contrôler. Mercure est dans ta deuxième maison, côté amitié, ça fait barder!

♒ Verseau

Laisse ta singularité fleurir, tu es le·la seul·e gardien·ne de ton jardin enchanté. Sors de ta tête et va explorer l'univers. Derrière ton air extraverti, tu as parfois de la peine à exprimer ton amour. Libère-toi de tes chaînes, laisse sortir le/la romantique qui hiberne en toi. Pas besoin de marcher à pieds nus, tu ne passeras jamais inaperçu·e. En amitié, tu seras celui·celle que tout le monde veut à ses côtés pour ne pas louper les bons plans de l'été.

♓ Poissons

Le carré Soleil-Lune te réserve plein de surprises et chamboulements pour la période estivale tant attendue. L'été te permettra de consolider tes amitiés, que tu as délaissées parce que tu es trop stressé·e et mal organisé·e. Fini la mélancolie, place à la folie festivalière et les séances bronzette au bordu, où tu rencontreras (probablement) l'élue de ton cœur.